

ALBUM UNIVERSEL



SA MAJESTÉ EDOUARD VII

Suivant les grandes courses de New Market de la loge royale. A sa droite se voit le PRINCE CHRISTIAN qui a failli, vendredi dernier, être victime d'un sérieux accident. Cette illustration fidèle représente le roi Edouard portant un parapluie au bras gauche. On dit que Sa Majesté n'en porte jamais.

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

Publié par la Compagnie de Photogravure de Montréal
55, rue Saint-Jacques, Montréal.

SPECTACLE D'UN VOLCAN

Les catastrophes épouvantables des derniers jours ramènent sur le tapis les descriptions de volcans en activité de nos classiques. En voici trois prises dans Marmontel, Lacépède et Pline le Jeune qui, à la distance de quelques siècles, sont encore pleine d'actualité, particulièrement celle de Pline qui est l'accompagnement *obligato* de notre magnifique pièce centrale de ce jour :

* *

Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le confond avec la terre ; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur ; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et le palais chancelent et menacent de s'écrouler ; la montagne s'ébranle et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rocher brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme ; superbe et terrible spectacle de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige et s'y creuser un lit vaste et profond :

(Marmontel, *Les Incas*.)

* *

Une montagne voisine, s'entr'ouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente qui répand au milieu de l'obscurité une lumière rougeâtre et lugubre. Des rochers énormes volent de tous côtés ; la foudre éclate et tombe ; une mer de feu s'avancant avec rapidité inonde les campagnes ; à son approche, les forêts s'embrasent, la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretennent des amas énormes de matières enflammées... Où fuyez-vous, mortels infortunés...

(Lacépède, *Poétique de la musique*.)

* *

Mon oncle était à Misène et commandait la flotte en personne. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, vers la septième heure, ma mère l'avertit qu'il apparaissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaire. Mon oncle demande ses sandales et monte dans l'endroit d'où ce prodige était le plus visible. A le voir de loin, il était difficile de distinguer de quelle montagne partait le nuage. (Nous sûmes depuis que c'était du Vesuve.) Le pin est de tous les arbres celui qui en représente le mieux la ressemblance et la forme. C'était comme un tronc fort allongé qui s'élevait très haut et se partageait en un certain nombre de rameaux. Je suppose qu'il était d'abord soulevé par un souffle impétueux ; puis qu'abandonné par ce souffle qui faiblissait ou même affaibli par son propre poids, il s'atténuait en s'élargissant. Il était tantôt blanc, tantôt sale et tacheté, selon qu'il avait entraîné de la terre ou de la cendre. Un savant tel que mon oncle jugea ce phénomène considérable et digne d'être étudié de plus près.

Déjà la cendre tombait sur les vaisseaux, et, plus on approchait, plus elle était chaude et épaisse ; puis c'était des pierres ponceuses et des cailloux noirs, calcinés, brisés par le feu. Déjà le fond de la mer s'était subitement élevé et la montagne en s'écroulant rendait le rivage inabordable... Cependant on voyait luire en plusieurs endroits du Vesuve des flammes très larges et des jets de feu s'élevant très haut, dont la lueur éclatante était avivée par les ténèbres de la nuit. Pour calmer la frayeur de ses hôtes, mon oncle leur répétait que des paysans, dans leur fuite précipitée, avaient laissé du feu dans leurs maisons et que c'étaient les maisons qui brûlaient dans la solitude... Mon oncle alla se coucher et dormit d'un réel sommeil.

(La pluie de cendres est telle qu'on le réveille, car il n'aurait pu sortir de sa chambre. On délibère pour savoir s'il ne vaut pas mieux aller en rase campagne. Pline continue.)

Les bâtiments chancelaient. Ebranlés par de violentes secousses et comme arrachés de leurs fondements, ils semblaient aller de côté et d'autre, puis revenir à leur place. D'autre part, en plein air, on avait à redouter la chute des pierres ponceuses. La comparaison fit choisir ce dernier péril. On s'attacha des oreillers sur la tête avec des linges, c'était un rempart contre ce qui tombait. Déjà il faisait jour ailleurs ; ici c'était la nuit, la plus noire et la plus épaisse de toutes les nuits. On décida d'aller au rivage et de voir si la mer était tenable...

(C'est dans ce trajet que mourut Pline l'Ancien, suffoqué par les rafales de cendres et l'odeur de soufre, pendant que Pline le Jeune était à Misène. Il reprend son récit dans une seconde lettre à Tacite.)

C'était déjà la première heure et le jour était déjà douteux et languissant. Tous les bâtiments étaient ébranlés, et quoique le lieu où nous nous trouvions fut à découvert, il était si étroit que nous avions crainte, la certitude même d'être ensevelis sous les décombres. Alors seulement nous nous décidâmes à quitter la ville. La foule nous suit, éfarée ; par un effet de la peur qui ressemble à la réflexion, elle préfère l'idée d'autrui à la sienne, et une longue file de fugitifs marche sur nos pas et nous presse. Une fois sortis de la ville, nous nous arrêtons. Là, mille faits stupéfiants s'offrent à nous, nous souffrons mille terreurs. Les voitures que nous avions fait avancer étaient, quoique le terrain fût tout plat, poussées dans des directions différentes, et même en les fixant avec des pierres on ne pouvait les faire tenir en place. En outre, la mer semblait s'absorber en elle-même et être refoulée. Du moins, le rivage s'était avancé et retenait sur le sable sec une foule de bêtes marines. De l'autre côté apparaissait un nuage noir et effrayant ; déchiré par un souffle de feu qui le sillonnait de traits tortueux et rapides, il présentait en s'entr'ouvrant de longues traînées de flammes semblables à des éclairs, mais plus grandes encore... Peu de temps après, le nuage s'abaisse vers la terre et couvre la mer. Il enveloppait l'île de Caprée, la dérobaux regards et le promontoire de Misène avait disparu... Je force ma mère à presser le pas.

Elle m'obéit à regret et se reproche de me ralentir. La cendre commençait à tomber, mais elle était encore clairsemée. Je me retourne ; d'épaisses ténèbres s'avancent sur nous et, se répandant sur la terre comme un torrent, nous suivait de près. "Quittons la route, dis-je à ma mère, tandis que nous voyons encore, de peur d'être renversés et écrasés dans les ténèbres par la foule de nos compagnons." A peine nous étions-nous arrêtés, que la nuit se fit, non la nuit qui règne quand le ciel est sans lune et couvert de nuages ; c'était l'obscurité d'un lieu fermé où l'on a éteint les lumières.

On entendait les lamentations des femmes, les gémissements prolongés des petits enfants, les cris des hommes. Ils appelaient à haute voix, les uns leurs parents, d'autres leurs enfants, ou ils essayaient de les reconnaître au son de leur voix ; ceux-ci déploraient leur sort ; ceux-là le sort de leur famille ; quelques-uns par peur de la mort invoquaient la mort ; beaucoup levaient leurs mains vers les dieux ; un plus grand nombre déclaraient qu'il n'y avait plus de dieux, et que c'était la dernière nuit du monde, la nuit éternelle... Il apparut une faible lueur qui nous semblait annoncer non le jour, mais l'approche du feu. C'était le feu, mais il s'arrêta assez loin de nous ; les ténèbres revinrent, puis la cendre recommença à tomber, épaisse et lourde...

(Pline le Jeune, *lettres*, liv. VI, let. XVI et XX.)

NOTRE FEUILLETON

Avec le présent numéro nous commençons la publication du grand roman instructif autant que passionnant, de Jules Verne, l'auteur favori de toutes nos familles canadiennes : *Les enfants du Capitaine Grant*.

Pas n'est besoin de réclame pour un ouvrage de cette valeur.

Tout le monde voudra le lire et même le relire.

Nous ferons seulement remarquer, comme on pourra le constater d'ailleurs, que cet intéressant feuilleton sera publié en fascicules de volume, et non pas en fascicules de feuilleton ordinaire. C'est-à-dire, qu'après publication le lecteur pourra faire relier ces fascicules en un magnifique volume in-huit, vendu 84 en librairie.

Inutile d'ajouter que chaque fascicule contiendra des illustrations à profusion.

NOS GRAVURES

LA FANFARE MILITAIRE DE QUÉBEC

La fanfare des réguliers de la Citadelle, dont nous publions le groupe photographique en 87^{ième} page, existe depuis un grand nombre d'années. Autrefois, lors du séjour de l'armée impériale à Québec, les habits rouges avaient une excellente fanfare, mais ils furent ramenés en Angleterre vers 1872 en même temps que les troupes impériales. C'est alors que furent créées les batteries "A" et "B" de l'Artillerie Royale Canadienne. Le corps musical fut créé un an plus tard. La fanfare comprenait alors vingt instrumentistes sous la direction du sergent Walsh, ci devant des troupes impériales.

Cette fanfare resta en garnison à Québec jusqu'en 1881, alors qu'elle fut transférée à Kingston, en même temps que la batterie "A".

M. Jos. Vézina, un des musiciens les plus en vue de Québec, prit la direction de la fanfare en 1879, à la mort de Walsh.

La batterie "B" resta à Québec avec un semblant de corps musical dont un nommé Farrell était le chef. Cinq ans plus tard, la première fanfare revint à Québec et M. Vézina reprit la charge jusqu'en novembre 1897. A cette époque, le corps musical militaire qui était alors connu comme fanfare de l'État fut dissous, et ce n'est qu'en avril 1899, que le général Patton aida à sa réorganisation sous le titre de la Fanfare de la Garnison de l'Artillerie Royale Canadienne.

M. Vézina reprit sa charge dans des conditions très difficiles. Il commença avec neuf instrumentistes, nombre qu'il a porté depuis à trente trois, mais aujourd'hui, à cause du départ de nombreux contingents canadiens, la fanfare ne compte que vingt-six musiciens.

En 1885, notre fanfare militaire fit la campagne du Nord-Ouest. Deux ou trois de ses membres y perdirent la vie, entre autres le clarinette Charpenier et le trompette Mercier. A part le chef actuel de la fanfare, un seul des membres fondateurs survit, à savoir le contre basse Gordon. Toutefois, plusieurs enfants de troupe font aujourd'hui partie de la fanfare. Celle-ci a donné des concerts promenades sur la terrasse et ailleurs depuis plusieurs années ; elle en a donné une cinquantaine durant chaque saison, et toujours *pro deo*, pour le plaisir des citoyens et des touristes.

Ce n'est que depuis deux ans que la municipalité de Québec vote \$500 par année à la fanfare ; mais cet argent est remis au comité militaire de la musique, ce qui signifie que les instrumentistes ne reçoivent aucune gratification personnelle. L'argent donné par la cité contribue à l'achat de nouveaux instruments et de nouveaux morceaux.

La renommée de la fanfare de la citadelle de Québec est répandue dans toute la province, et ce n'est pas sans raison que l'on dit que considérant le nombre de musiciens, c'est la meilleure fanfare du Canada.

NOS CONCOURS

Evidemment les concours de l'ALBUM UNIVERSEL ont des succès de plus en plus marqués. Celui de *La Bille au Pot* nous a valu une centaine de réponses ; celui de *la Rome* a encore mieux réussi. C'est par centaines, cette fois, que les réponses sont arrivées au bureau de l'ALBUM.

Mais la palme revient à notre dernier concours : celui du *Facteur*. Ce concours semble en effet avoir satisfait tous les goûts ; tant les esprits chercheurs et sérieux que ceux qui préfèrent le simple défilé.

Nous avons reçu en tout, jusqu'ici, 478 réponses au concours du *Facteur* et nul doute que les malles nous en apporteront encore, tant des parties éloignées de la province que du fond des Etats-Unis. Comme on le voit, c'est plus qu'un commencement de succès pour l'ALBUM UNIVERSEL. Il est assez d'usage chez nos grands confrères de remercier profondément le public comme s'ils étaient étonnés de leurs succès ; pour nous, qui en avons bien d'autres dans notre sac, nous nous contentons de dire : "A la prochaine".

Nous avons la prétention d'en donner au public pour son argent.

LA CAISSE D'ECONOMIE NATIONALE

Nous ne saurions appeler trop vivement l'attention du lecteur sur la communication officielle des directeurs de l'Association Saint-Jean-Baptiste publiée n^o 9^{ième} page de ce jour. Cette communication a trait à la Caisse Nationale d'Economie qui est une institution nationale, au même titre que l'Association Saint-Jean-Baptiste elle-même.

Revue de la Huitaine

ILLUSTRÉE PAR LE REPORTER MÊME

Une dépêche de Saint-Thomas (Indes Occidentales), nous apprend que la seule personne qui ait échappé saine et sauve à l'émarrable catastrophe de St Pierre est un individu enfermé dans la prison de la ville pour nous ne savons quel crime. Ce qu'il doit se réjouir, le pauvre diable, d'avoir été ainsi coffré ! d'abord parce que ça lui a sauvé la vie et, en second lieu, parce que son immunité prouverait assez qu'il était innocent du crime qu'on lui impute. N'a-t-on pas entendu, en effet, une prêchessse de l'Armée du Salut imputer l'extermination des citoyens de Saint-Pierre à l'excès de leur criminalité ?...



..*

Voici le texte même de deux dépêches que nous trouvons côte à côte dans le même numéro de ces jours derniers d'un de nos confrères quotidiens :

Dépêche No 1

NEW-YORK. — Le célèbre professeur Jaggers a déclaré que s'il y avait eu des géologues à Saint-Pierre quelques jours avant la terrible catastrophe, ils auraient pu faire le dang...



Ce qui ressort le plus clairement de ces deux sentiments contradictoires, c'est que c'est un peu comme des goûts et des couleurs dont il ne faut pas disputer, parce qu'on en dispute-rat à l'infini. Constatons pour le présent que la géologie s'est révélée une science assez boiteuse. *Clouical, etc.*

..*

Serait-ce un signe des temps ? Il vient de surgir à Montréal une prophétessse qui prédit la destruction prochaine de Montréal. Voici comment s'est exprimée cette moderne Débora dans un prêche donné mercredi soir au coin des rues Sainte-Catherine et Université :

"Oui, mes frères, les citoyens de Saint-Pierre et de Saint-Vincent ont été punis pour leur immoralité. Prenez garde, pêcheurs de Montréal, que le même châtiement ne vous soit infligé. Vous vous conduisez en impies ; vous faites usage de boissons enivrantes et de tabac ; vous ne lisez pas la Bible. D'après la science, la montagne de Montréal n'est qu'un volcan où bouillonnent peut-être des lacs de feu qui finiront par vous engloutir si vous ne changez pas de conduite. Amendez vous au plus vite ; ce sera le meilleur moyen de détourner un fléau, qui, sans cela, vous exterminera tous."

Pour bien comprendre ce qu'il y a de terrible dans cette menace, voir la page 89 du numéro de ce jour.

..*

Qui s'en serait douté ? le *catsup*, apanage invariable des débits de *pork and beans*, ce bon vieux *catsup*, qui venait teinter de rose la grisaille griseuse (à 5 cents le couvert) des jours de bohèmes ne serait rien autre que du poison violent.

Dit l'analyste de la cité : "Les fabricants colorent leur *catsup* d'aniline. Or, l'aniline est un poison violent, une teinture essentielle, presque une lessive, qui se précipite de la bouille dont on extrait le goudron minéral. Cette teinture d'aniline a une intensité extraordinaire."

L'analyste de la cité a pris des bandes de soie et les a trempées dans divers échantillons du *catsup* qui se vend couramment à Montréal. La soie a été ensuite lavée, bouillie, mais n'en est pas moins restée teintée de rouge, d'un rouge éclatant auprès duquel le rouge cardinalice ne saurait que pâlir.

Nous est avis que si Monsieur l'Analyste laissait tremper les mêmes bandes de soie dans certaines soupes acidulées de nos pensons il n'en resterait même plus pour juger de leur couleur.



Les fêtes du couronnement d'Alphonse XIII, roi d'Espagne, vont être célébrées avec un éclat extraordinaire, dit une dépêche de Madrid. Sa Majesté, ajoute le correspondant de la Presse Associée, a déjà reçu à cette occasion l'insigne de l'Ordre de la Jarretière, le grand cordon de la Légion d'Honneur, l'ordre persan d'Agdas, etc. Pourquoi ne recevrait-il pas aussi du Canada la médaille de la Saint-Jean-Baptiste ou celle de la Confédération ? Elles ajouteraient certainement à l'éclat de la fête.



..*

On a parlé d'offrir une paire de gants blancs à son Honneur le maire Cochrane qui a trouvé le tour, disent nos imposants confrères, d'expédier en une courte séance toutes les matières de l'ordre du jour. La chose, paraît-il ne s'est pas vue depuis de nombreuses années.

Si le maire Cochrane a accompli là un acte méritoire, il est bien juste que nos échevins le reconnaissent d'une manière ou d'une autre, ne fût-ce que par le cadeau d'une paire de gants blancs. *L'ALBUM UNIVERSEL* y souscrit des deux mains. Qu'on institue le précédent ! Seulement à la première échauffourée sérieuse de nos belliqueux édiles, nous demanderons, les premiers, qu'on présente une autre paire de gants à Son Honneur, mais des gants de boxe cette fois.

Ça pourrait servir.

..*

Le jury du coroner vient de décider à peu près que les filets protecteurs de nos tramways sont plutôt des engins de destruction qu'autre chose. Malheur à l'enfant qui trappera le "fender" d'un tramway ! C'est la mort qui l'attend sous les roues impitoyables de la pesante voiture.

Et, paraît-il, la compagnie n'est pas responsable de ces déplorables accidents ; la cité de Montréal ne permet tant pas l'emploi d'autres filets protecteurs.

A moins que nos édiles ne tiennent à jeter de ces deuils dans d'autres braves familles, ils devraient agiter immédiatement la question.

..*

Le corps de ce pauvre ministre Deschène n'était pas encore froid que les clans politiques faisaient des pieds et des mains pour trouver son successeur.

O Politique, comme tu aviliss les âmes ! Quels abîmes tu creuses pour le sens moral de nos intellectuels, puisque ce sont ces derniers qui monopolisent presque, en notre pays, les hautes positions de la politique.

N'est-ce pas que les lois, ou plutôt les convenances, devraient prescrire l'endeuillement mortuaire, pour quelques jours au moins, des fauteuils des chefs de la nation.

..*

On connaît l'incident arrivé à M. Monk, lors de la dernière élection de Beauharnois. Un journal de Paris, *Le Froude*, s'inspirant probablement de ce que les journaux de parti en avaient dit ici, a servi le tout à ses lecteurs en aggravant encore toute l'affaire. C'est à citer.

"La veille du scrutin, dans une réunion contradictoire, le candidat nationaliste fit valoir, devant les électeurs, la nécessité de protéger le commerce et l'industrie nationaux et les engagea à ne plus rien acheter à l'étranger.

"A peine eut-il terminé que le candidat gouvernemental bondit : "Messieurs, dit-il, veuillez bien regarder mon adversaire. Je parie qu'il n'a que des vêtements venant de l'étranger. Qu'il nous prouve le contraire en se dévêtant."

"Le candidat nationaliste essaya de protester, mais de toute part on se rua sur lui et on le força de se déshabiller."



"Et voici ce que l'on constata : son complet venait de Paris, son pardessus venait de Londres, ses chemise et col de Vienne, et ses bottines de Berlin. Seuls, sa cravate et son caleçon étaient de fabrication indigène.

"Le lendemain, il fut honteusement battu."



Et voilà comment on écrit l'histoire ! Messieurs Monk et Bergeron peuvent encore s'estimer heureux que *Le Froude* n'ait pas encore songé à illustrer l'incident, car nul doute qu'en s'inspirant du texte, elle les eût représentés comme je le fais moi-même.

..*

Les courriers parisiens nous annoncent, avec force éloges à la clef, l'apparition en librairie française d'un nouvel ouvrage de M. Gustave Abel intitulé : *Le labeur de la Prose*. L'auteur y montre toutes les difficultés et toutes les souffrances par où passe un écrivain avant d'aboutir à la forme claire et parfaite qui représente son idéal et qui charme l'esprit. Le programme que j'ai exposé dès les premières lignes de cette revue de la huitaine me dispense de dire que ce volume me laisse complètement indifférent. Dans ce petit coin de *L'ALBUM*, mes chers patients, je dois vous dire, une fois pour toutes, que je vous parle à la diable, avec un laisser-aller qui me surprend moi-même.



Je ne lève la plume que pour illustrer ce que je ne puis exprimer assez clairement et, aussi, il faut bien l'admettre, pour tremper dans mon encrier.

Fi des Académiciens, des puristes, des longues veillées (par ces beaux jours) passées au polissage et au vernissage des phrases.

Je n'en aurais d'ailleurs pas le temps.

Et vous, pas celui de me lire.

..*

Un citoyen de Denver vient de raconter à un reporter les sensations qu'il a éprouvées en tombant du cinquième étage d'un grand hôtel. Son histoire, pour belle qu'elle soit, ne vaut pas celle du type qui, dans les mêmes circonstances cria à l'un de ses camarades, en passant au troisième étage : "Jusqu'ici ça va bien."



..*

La goélette *Yeoune* est en quarantaine à la pointe du Moulin à Vent. Je dis quarantaine, c'est peut-être exagéré, car on lui permettra d'atterrir au bout de quinze jours de large. La picote, la hideuse picote, serait à bord de l'*Yeoune*. Il ne manquerait plus maintenant que la goélette se mette à croiser, — question de tromper les ennuis de l'at tente, — en face de toutes les localités riveraines en aval de Montréal. Belle perspective pour ceux de nos citoyens qui vont faire de la villégiature dans ces parages.

Mais attendons l'arrivée des bataillons serrés de nos maringouins : les satanés microbes de la petite vérole ne tiendront pas une chandelle.

Question d'endurance et de *body-checks*, diront les sports.

..*

On sait que le cérémonial du Couronnement des rois d'Angleterre comporte la nomination d'un haut fonctionnaire qui venant dans la salle du banquet, tout bardé de fer, se déclare le champion du Roi et, prêt, en cette qualité, à se mesurer avec quiconque oserait contester l'autorité de sa Majesté. Cet article du programme a été supprimé pour le sacre d'Edouard VII et personne ne s'en est offensé.

Mais voilà qu'on apprend maintenant que cette modification du cérémonial a eu pour cause la détermination de certain chef de clan écossais de contester l'autorité d'Edouard VII si quel qu'un lui en jetait le défi. La raison qu'il en a donnée, c'est que l'Écosse n'a jamais été gouvernée par un Edouard et ne peut l'être en conséquence que par un Edouard Ier et non pas un Edouard VII.

Certain lord d'Angleterre parle maintenant de s'improviser le champion du Roi aux Fêtes du Couronnement. S'il faut qu'il y ait de ce chef une partie de boxe dans la salle du banquet, ce sera quelque chose à voir. Les paris sont ouverts quant au résultat de la bataille. *L'ALBUM* parie sur l'Écossais.



C'est sans exagération aucune que je vous le dis : Le roi Alphonse devra revêtir cinquante costumes différents le jour de son couronnement. Voyons ce que nous révèlent à ce sujet les mathématiques : Admettant que Sa Majesté se lève à dix heures, (ce qui est déjà matinal) pour se coucher vers les dix heures



(Alphonse est encore jeune), cela lui laisse douze heures d'activité. Une heure pour le petit déjeuner, deux heures pour le déjeuner ; une heure pour le diner ; sans parler des collations, cela fait tout juste quatre heures. Alphonse XIII devra donc revêtir cinquante costumes différents en huit heures de temps, ce qui fait à peu près sept costumes par heure, ou un peu plus d'un costume par DIX MINUTES. C'est un record !

Si le jeune Alphonse ne passe pas toute la journée du Couronnement à s'habiller et à se rhabiller, je voudrais bien savoir comment il va s'y prendre. Un Canayen n'y résisterait pas et Dieu sait si nous en avons qui peuvent se déboutonner !...

**

Savez-vous que le braconnage rapporte tous les ans



des millions à la province de Québec ? Le rapport du Surintendant des Pêcheries constate que pas moins de 7 millions nous arrivent par ce canal. C'est un chiffre qui dépasse assurément celui de n'importe quel département provincial. Je propose en conséquence, en ces temps de remanements politiques à Québec, l'institution d'un ministère du braconnage.

En attendant, nous continuerons de chanter :

Dans le pays l'on m'appelle
Pierre, le vieux braconnier...

**

Pour clore ma revue, je m'étais promis de tirer bon parti de la chasse à l'homme commencée à Québec et constituée jusqu'à Montréal, chasse qui a déterminé toute une éruption volcanique d'ordre judiciaire. Je me disais que ça pourrait faire le pendant de l'éruption volcanique de la Martinique qui, elle, a déterminé une chasse à l'homme autrement fructueuse. Mais quand il m'a fallu illustrer ce rapprochement, d'impuissance j'ai dû échapper mon crayon.

LE REPORTER.

Pour accomplir de grandes choses, il ne suffit pas d'agir, il faut rêver ; il ne suffit pas de calculer, il faut croire.—ANATOLE FRANCE.

LA TRAITE DES VACHES



On ne saura plus bientôt ce que ce sera de traire les vaches à la main. A l'aide d'une petite machine—simple pompe pneumatique—les laitiers font passer maintenant le lait directement du pis de la vache dans le bidon qui servira l'instant d'après à le servir aux consommateurs. C'est la traite on ne peut plus perfectionnée. Un simple coup d'œil sur la vignette ci-jointe en convaincra le lecteur.

VARIETES

Au collège, au cours de géographie.

Le professeur.—Comment appelle-t-on les habitants de l'île de Candie ?

L'élève La Moulardière, vivement :

—Les Candidats.

**

Mme de la Tour-Bleue jette un coup d'œil sur le livre de dépenses de son mari.

—Une chemise de flanelle : 50 francs.

—Comment ! 50 francs, une chemise de flanelle ! Ah ! ça ! il y avait donc quelqu'un dedans ?

**

Un monsieur très laid à un cocher de fiacre :

—Cocher, vingt sous pour me conduire au jardin des Plantes !

—C'est pour les singes !... Montez toujours... on me fera peut-être un petit cadeau quand je vous amènerai.

**

Deux bicyclistes, après une discussion violente sur la vitesse de leurs machines respectives, se défont à la course, et prennent un tiers pour juge à l'arrivée.

Dans leur ardeur rivale, ils se bousculent et roulent à terre ensemble.

—Mon office est inutile, dit l'arbitre, puisque vous voilà tombés d'accord.

En causant des vieux camarades perdus de vue :

—Et Huntel, est-il toujours aussi poseur ?

—Plus que jamais : il pose sa candidature !

**

Boireau est un excellent pochard. Hier, il perd sa femme et boit deux litres pour se remettre.

Arrivent les croquemorts.

—Ah ! oui, murmure Boireau, vous venez pour la mise en bouteille ?

**

Entre clubmen :

—Quel chic type que X... belle tournure, beau joueur, toujours élégant !

Et quel sportman accompli ! Tenez, même son fils est né le jour du Derby ! !

**

—Voyons, dit l'adjudant Dzigue, pourquoi que Rétif il est pas là ?

—M'n'adjudant, il s'a dit...

—J'm'en moque ! Mais j'veux qu'tous les matins vous me l'descendiez sur les rangs. Vous avez compris, s'pas ?...

**

On vient de réveiller un condamné à mort et le directeur de la prison lui demande ce qu'il désire manger.

—Des pêches, déclare le futur guillotiné.

—Des pêches, mon ami, mais ce n'est pas la saison... elles ne sont pas encore mûres.

—Qu'à cela ne tienne !... j'attendrai.

**

Etant donné un jeune homme bête et riche et une jeune fille jolie et bête, un mariage entre eux est bien indiqué.

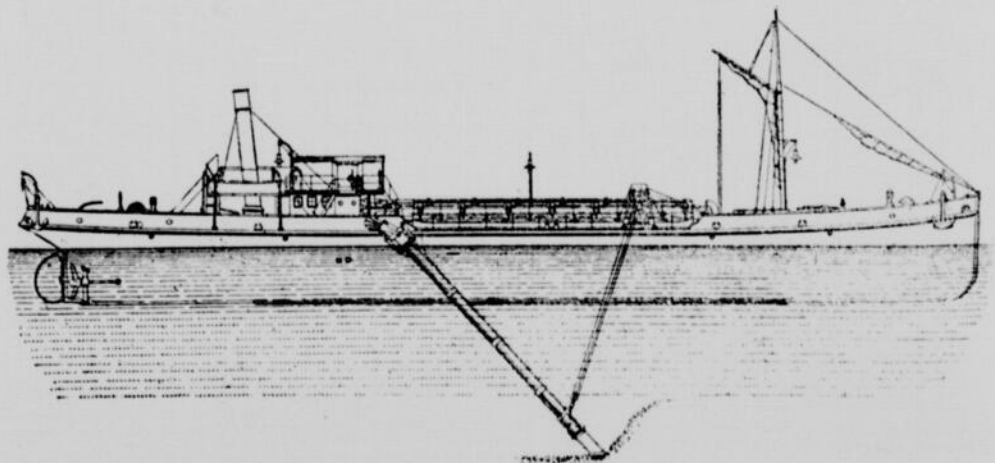
En effet, je pose : bête × riche = bête × jolie. Je supprime le facteur commun bête, ce qui est permis en mathématique. Le monde ne voit plus dès lors que riche et jolie, ce qui fait un couple charmant.

NOUVELLE DRAGUE A SUCCION

Le succès qui accueille ces nouvelles dragues dans tous les pays nous fait prévoir qu'elles remplaceront sous peu toutes les anciennes dragues à godets qui, certes, ont rendu bien des services, mais ne sauraient lutter avec leurs bonnes rivales.

Ce système de dragage diffère totalement de celui à godets. Il ne s'agit plus ici, en effet, de racle le lit du fleuve, mais au contraire de l'aspirer. L'appellation de dragues qui a été conservée à ces engins nous semble donc inexacte. L'appareil à suction, comme on le voit par notre vignette, est constitué par un tube placé sur le flanc du bateau et pouvant atteindre un fond de trente-neuf pieds. Ce tube, incliné, est maintenu par un câble monté sur poulies dans la position indiquée par notre figure. Il est relié à deux pompes centrifuges qu'actionnent les deux machines, par l'intermédiaire d'un tuyau horizontal disposé sur le pont et d'un raccord flexible permettant le travail, même pendant les mers assez houleuses. Les turbines d'aspiration sont pourvues de quatre ailes, munies d'un dispositif spécial qui empêche le sable de pénétrer dans les parois intérieures du corps de pompe.

Le rendement de ce nouveau système de dragage est très grand. D'après les conditions du contrat, chaque appareil devait enlever cinq cents verges cubes en cinquante minutes, fournir une vitesse de huit nœuds en consommant une tonne et demie de charbon par cheval-heure indiqué. Ces conditions furent amplement remplies, surtout en ce qui concerne le rendement. On mit en effet trente-huit minutes pour enlever cinq cents verges cubes de sable ; la vitesse fut portée à huit nœuds et demi, et la consommation s'est élevée seulement à une tonne et quart par cheval-heure. C'est un résultat qui fait honneur aux constructeurs de ces nouveaux engins.



Nouvelle Drague à Suction.

Les Hommes du Passé

JEAN LOUIS BEAUDRY

Il n'est pas toujours vrai de dire que les morts vont vite. Voilà plus de quinze ans que l'Hon. Jean Louis Beaudry est mort, et son souvenir est aussi vivace dans l'esprit de la population de Montréal, qu'au lendemain de son décès arrivé le 25 juin 1886.

En cette période de transition où nous vivons, c'est un service public, croyons-nous, à rendre au pays, à la cité, que de rappeler aux gouvernants de tout ordre, ministres, députés, échevins, les caractères fortement trempés qu'on a connus au Canada dans le passé.

Le sujet de la présente étude fut par excellence un homme de volonté, mais d'une volonté qui pour autoritaire qu'elle put paraître quelquefois, n'avait pourtant rien d'arbitraire. Et le plus beau chez lui c'est qu'il savait, suivant les circonstances, se laisser aller aux sentiments les plus enthousiastes ou s'enfermer dans les calculs les plus absorbants ou encore se circonscrire aux actes les plus froids.

Lorsque survinrent les événements de 1837, il jouissait déjà d'une jolie fortune réalisée dans le commerce, ce qui ne l'empêcha pas de se jeter tête baissée dans le mouvement, comme un homme qui n'a rien à perdre. Quelques années plus tard, il était au Conseil de Ville de Montréal, étonnant ses collègues par le calme qu'il apportait dans les discussions. C'est dans ce poste que nos concitoyens l'ont vu à l'œuvre presque sans interruption pendant 25 ans.

En 1860, il avait été élu conseiller municipal, et deux ans après, en 1862, il était appelé pour la première fois à la mairie qu'il devait occuper si souvent par la suite. Il succédait alors à M. C. S. Rodier, et occupa ce poste pendant les années 1862-63-64 et 65. En 1877, il succéda de nouveau au maire W. H. Hingston, et fut réélu l'année suivante. Deux ans après, en 1881, il remplaça le maire S. Rivard, et occupa le poste jusqu'en 1884.

De 1862 à 1884, il fut maire de Montréal pendant dix ans, et c'est sous son administration que se sont accomplis un grand nombre des travaux les plus importants de la ville. Il se distingua toujours par un grand tact des affaires, un jugement sain et une droiture à toute épreuve. Dès son arrivée à la mairie, il eut l'occasion de faire ressortir ses qualités.

On construisait alors le grand tunnel de la rue McGill, et l'entrepreneur négligeant ces travaux, le conseil le remplaça. Il choisit pour lui succéder un entrepreneur dans lequel M. Beaudry n'avait pas confiance, et en sa qualité de maire, il refusa de sanctionner cette nomination, mais le conseil ayant persisté dans son choix il dut se soumettre, mais un mois après le

nouvel entrepreneur ne donnait pas satisfaction et il fallut en nommer un troisième.

Tout le monde se rappelle l'énergie et le tact qu'il déploya en 1878, lors de la question orangiste. L'année précédente Hackett avait été tué et ses co-régionnaires lui avait fait des funérailles avec un grand déploiement de bannières, d'insignes, de militaires, de musique, etc., tout cela à la grande indignation des

tèrent la question devant les tribunaux, et le maire Beaudry fut appelé à défendre sa conduite. Défendu par l'avocat de la corporation, il eut gain de cause, et depuis il n'a jamais été question d'orangisme à Montréal.

Nous pourrions aussi signaler le rôle du maire Beaudry dans l'importante question des abattoirs lorsqu'il refusa de signer le règlement 128, qui fut déclaré nul et injuste par les tribunaux, en 1881. Dans plusieurs autres contrats importants il contrecarra l'action des *coings*, et sauva de fortes sommes au trésor municipal.

En 1867, lors de la confédération, sir Georges Cartier, dont il était l'ami intime, l'appela au Conseil Législatif pour la division Alma. Là comme au Conseil de ville, il s'occupa toujours des affaires politiques avec beaucoup de zèle et une grande entente des affaires.

Il fut pendant plusieurs années le président de la banque Jacques Cartier, directeur ou intéressé dans plusieurs institutions financières, et membre de la commission du havre.

L'ANNALISTE.

VARIÉTÉS

Les satisfaits.

— Monsieur... sombre misère... prenez pitié... ai rien mangé depuis hier au soir...

— Eh bien ! croyez moi, mon brave homme, c'est encore le meilleur apéritif...

* *

— Voici le coucher de soleil qu'a peint ma fille, dit M. Chabichon avec orgueil ; elle a appris la peinture à l'étranger.

— Cela se voit, du reste, répliqua le visiteur, jamais on n'a vu un coucher de soleil semblable chez nous.

* *

Rencontré hier cet excellent Boireau, l'air tout guilleret.

— Où allez-vous de ce pas allégre ?

— Faire un excellent petit dîner...

— En quel honneur ?

— Il y a vingt-cinq ans que j'ai perdu ma femme... et alors, vous comprenez, je vais célébrer les noces d'argent de mon veuvage !

* *

Ma cuisinière a souvent d'étranges manières d'exprimer sa pensée.

Rentrant il y a quelques jours, de chez le boucher, elle se mit à peser la viande qu'elle rapportait, et constata qu'il manquait cent grammes.

— Ah ! s'écria-t-elle, je savais bien qu'elle pèserait moins que je ne croyais.

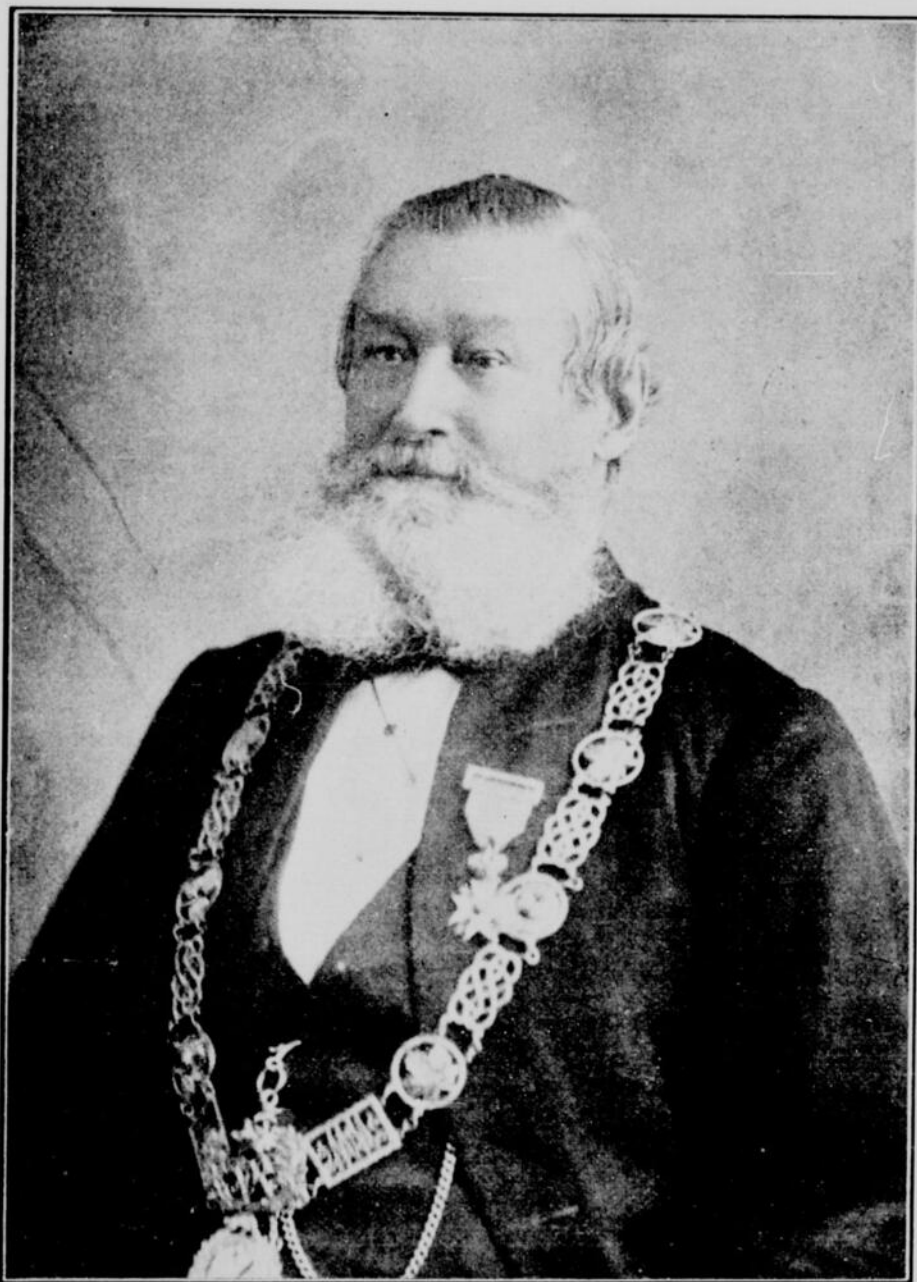
* *

— X... ent re entre avec sa femme chez un pâtissier, et après avoir mangé deux ou trois biscuits :

— Combien dois-je ? demande-t-il à la dame au comptoir.

— Trois francs cinquante, monsieur.

— Diable, j'aurai certainement, par mégarde, avalé un biscuit de Sévres !



L'Hon. Jean Louis Beaudry

Irlandais catholiques. L'année suivante le 12 juillet, les loges avaient fait des préparatifs et voulaient parader dans les rues ; la population des faubourgs devenait menaçante et il était évident qu'un conflit meurtrier aurait lieu.

En présence de cet état de chose le maire Beaudry se rendit, le matin, à la loge principale des orangistes et leur conseilla de ne pas se montrer en public revêtus de leurs insignes. Quelques-uns ayant enfreint cette défense, il les fit conduire au poste.

Toute la journée il se tint dans la rue en face de la loge, et vers cinq heures, sans qu'il y eût un seul incident regrettable à déplorer, il conseilla à la foule de se disperser et chacun retourna paisiblement chez soi. Les chefs orangistes, M. Grant, entre autres, por-

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LES VOLCANS

Le terrible cataclysme de la Martinique appelait si vivement l'attention sur les pertes de vie qui en sont résultées que peu de journaux ont pensé à l'envisager au point de vue strictement scientifique. Ce sujet s'impose à notre attention aujourd'hui.

Les géologues désignent actuellement sous le nom de "volcan" un appareil naturel mettant en communication, d'une manière permanente ou temporaire, la croûte terrestre avec les matières fondues du noyau central. La forme qu'il affecte est généralement un cône dont le sommet est occupé par un cratère qui émet des coulées de lave se répandant à la surface du sol, et des produits de projection (cendres, lapillis, bombes) transportés parfois à de grandes distances.

Les substances en fusion sont amenées à l'extérieur par une cheminée située dans l'axe du cône. Ce canal, qu'on croyait autrefois cylindrique, est constitué par un ensemble de fentes entre-croisées qui sillonnent l'écorce terrestre au-dessus de cet endroit et c'est de cet orifice que sortent les débris dont l'accumulation a formé, au cours des temps le cône volcanique.

La plupart des volcans ont une activité intermittente. A peine deux ou trois, comme le Stromboli (îles Lipari, Sicile), jettent-ils sans cesse de la fumée, de la vapeur d'eau et des pierres. D'autres n'émettent des matières incandescentes que dans des crises nommées *éruptions*. Tels sont le Santorin, l'Etna, le Vésuve, le Krakatoa et le Mont Pelé.

Ces périodes de repos sont plus ou moins longues. Elles varient entre quelques mois, des années ou des siècles. Si l'inactivité dure depuis une époque antérieure aux temps les plus anciens dont le souvenir se soit conservé parmi les hommes, on dit qu'on a affaire à un *volcan éteint*, sans attribuer au mot "éteint" d'autre signification que l'arrêt d'émission de la lave. Ainsi en Auvergne, en Espagne, en Grèce, etc., on en signale un grand nombre de ce genre.

Mais l'expérience a démontré que cette extinction pouvait ne pas être définitive. Avant le règne de Vespasien, il en était ainsi pour le Vésuve. Strabon, sous l'empereur Auguste, le décrit comme une montagne aux flancs revêtus d'une végétation luxuriante, quoique stérile à son sommet. L'aspect desséché lui parut témoigner de l'action ancienne du feu et il en conclut qu'ayant brûlé jadis, ce foyer était mort faute d'éléments combustibles. L'avenir devait lui donner un cruel démenti : l'incendie qui couvrait seulement, se réveilla en l'an 79 de notre ère et coûta la vie au grand naturaliste romain Pline l'Ancien.

Une autre montagne, riante et fertile, le Gelungung (île de Java), retrouva son pouvoir destructeur le 8 octobre 1825, et c'est aujourd'hui un des volcans les plus redoutables du pays. Le Morne-Garon (île Saint-Vincent, Antilles) a eu une première irruption

en 1718 et une deuxième, voilà quelques jours. Près de Médine (Arabie) un pic a fait fureur en 1234 et 1275, et depuis ce temps il paraît sommeiller. La montagne d'Orizaba (Mexique) se repose actuellement, après avoir causé d'affreux désastres de 1545 à 1585.



Les volcans tels qu'ils existaient sur la terre avant la création de l'homme.

D'autres fois, les volcans s'abîment dans une éruption. Telle fut la Gunung-Ipendajau (île de Java), montagne regardée jusque-là comme exempte de tout phénomène analogue, qui fit sauter sa cime en août 1772 et en projeta les débris pulvérisés sur tout le pays environnant. Le Wu-zeu (Nippon, Japon) déchira de même le sommet de sa cime dans une violente éruption, en lança au loin des fragments considérables. Parmi les plus curieuses observations analogues, il faut mentionner celle du Carguairazo (Equateur) dont le sommet s'écroula dans la nuit du 19 au 20 juin 1698, en ne laissant debout que deux gigantesques piliers, maigres débris d'une montagne de 18,000 pieds.

Enfin divers volcans sont *sous-marins*. Leurs cra-

tères s'ouvrent au fond de l'Océan, la lave se solidifie au contact de l'eau et répand alors en masses coniques plus ou moins importantes dont le point extrême est très voisin du niveau de la mer, et descend même jusqu'à atteindre celui-ci. Dans le premier cas, à cause de l'agitation des eaux de la surface, l'agitation volcanique disparaît les plus souvent dans un délai plus ou moins court. Ainsi le 18 juillet 1831 on vit surgir dans la Méditerranée, à trente milles de la Sicile, une accumulation de débris rejetés par un foyer sous-marin dont l'éruption avait à peine commencé le mois précédent. L'île Julia, nom donné à cet assemblage de scories, s'accrut jusqu'au milieu du mois d'août, puis démolie peu à peu par les vagues, elle disparut le 28 décembre.

En 1863, l'îlot apparut de nouveau. Toutefois, plusieurs semaines après, pas un pouce de terre ferme n'en subsistait.

Telles sont les diverses sortes de volcans. Indiquons maintenant les caractères des éruptions et la nature des produits rejetés.

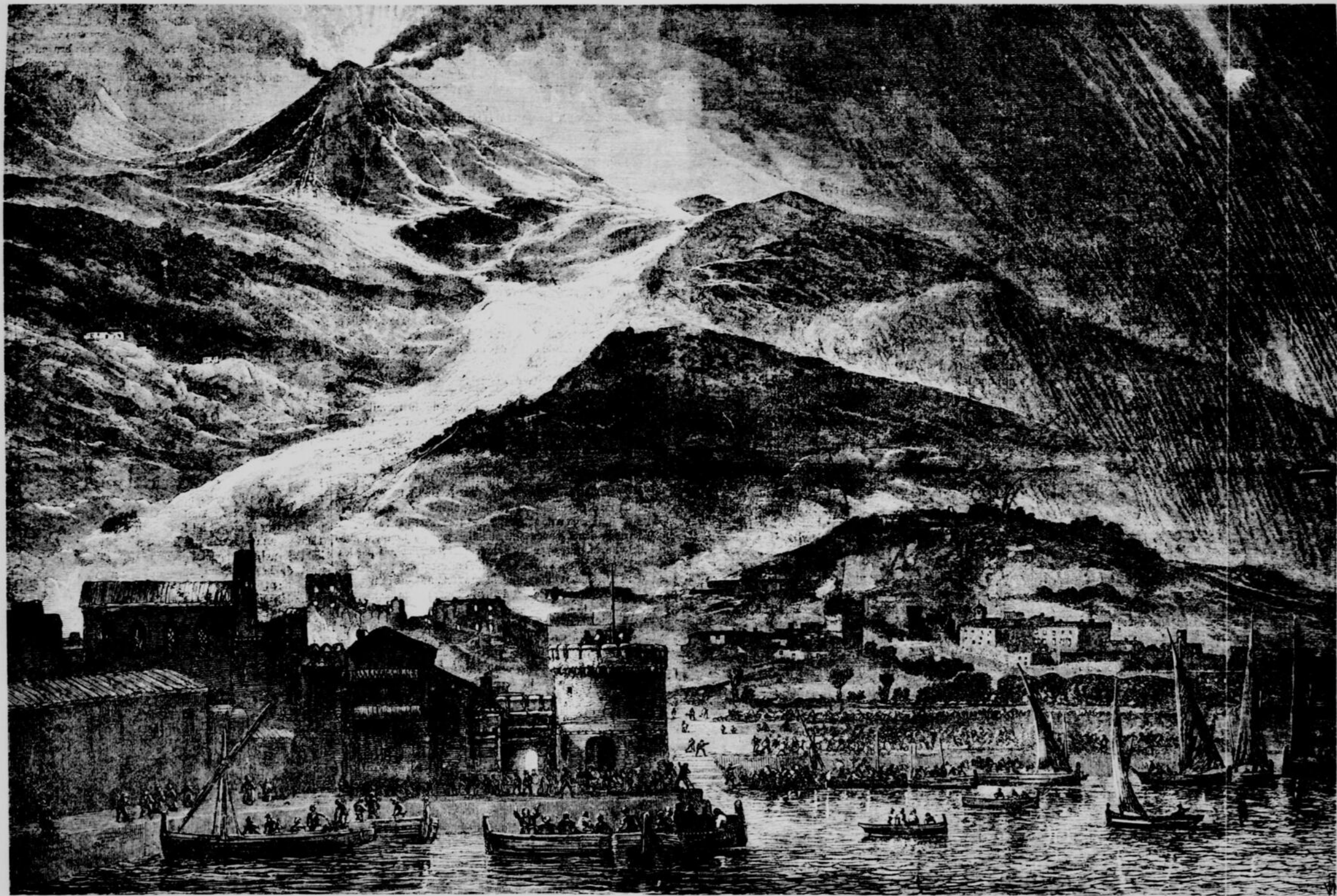
Un certain nombre de phénomènes précurseurs annoncent généralement la mise en activité d'un cratère. Une augmentation de vapeur se produit, le sol s'ébranle avec des grondements souterrains, les puits environnants se tarissent et le débit des sources voisines cesse ou s'affaiblit. Puis des craquements se font entendre dans la cheminée du volcan, d'où s'échappent enfin de sombres panaches de gaz et de cendres, tandis que le culot et sa paroi, réduits en fragments plus ou moins volumineux, sont projetés au loin avec violence. Durant le jour la colonne paraît sombre, mais la nuit elle est rougeâtre à cause du rayonnement de la lave incandescente.

Ce panache atteint plusieurs milles. Ainsi, en 1822, celui du Vésuve mesurait 2 milles, et en 1887, celui du Krakatoa alla parfois jusqu'à 7 milles. Les scories s'échappent non seulement du sommet du cône, mais le plus souvent de cravasses qui s'ouvrent dans ses flancs. Les coulées descendent vers les vallées comme des nappes lumineuses qui s'assombrissent insensiblement en se solidifiant.

Les volcans sont orientés suivant les très grandes dépressions longitudinales (Océans Atlantique, Pacifique et Indien) et la grande dépression méditerranéenne transversale (golfe du Mexique, Méditerranée, golfe Persique, mer Rouge, golfe du Bengale, etc.) qui séparent les continents. Si on fait abstraction des volcans sous-marins, on voit en effet qu'ils sont placés, en ces endroits du globe, perpendiculairement à leurs points de rencontre. Ils occupent en outre le plan le plus incliné des vides de l'écorce terrestre et jalonnent les lignes de brusque dépression. Cette constatation semble donc militer en faveur des théories qui rattachent les phénomènes volcaniques à la contraction progressive du globe.

Quoi qu'il en soit, du nord au sud de l'Atlantique, on rencontre entre autres les volcans de Jean Mayen, de l'Hécla, des Açores, des Canaries (Ténériffe), du Cap Vert, ainsi que les pics volcaniques de Sainte-Hélène et de l'Ascension. L'Océan Indien est pourvu de nombreux îlots volcaniques éteints, tels que la Réunion et Saint-Paul.

VULGARISATOR.



UNE RECENTE ÉRUPTION DU VÉSUVÉ.—VUE PRISE A TORRE DEL GRECO

LES HOMMES DU JOUR

M. L'ECHEVIN LAPORTE

Au moment où le conseil de ville de Montréal est en voie de décider quelques-unes des plus grosses questions administratives de l'exercice en cours, l'attention publique se porte nécessairement sur l'âme dirigeante de ce corps important, le *neuf* même, nous pourrions ajouter, de notre réorganisation civique.

Pour tous ceux en effet, — et ils sont nombreux — qui surveillent de près notre administration municipale, Montréal a fait un progrès sérieux dans la voie des améliorations importantes depuis qu'un esprit nouveau s'est emparé de la direction des affaires civiques. Nos finances ont pris plus de stabilité, les services publics se font plus méthodiquement et plus économiquement. Les réclamations publiques, cette lepre des temps passés, sont moins nombreuses et réglées plus promptement ; l'argent de la cité, affecté à ces fins, ne file pas par des fissures. La santé des citoyens est protégée d'une manière efficace. La perception des taxes municipales se fait d'une manière plus régulière. Certaines exemptions de taxes injustifiables ont été billées des listes de privilèges.

La classe ouvrière, c'est-à-dire la masse de notre population n'a pas été oubliée non plus.

Chaque fois que le Conseil a trouvé l'occasion de montrer sa sollicitude pour les ouvriers de Montréal, il n'a jamais manqué de remplir son devoir à l'égard des travailleurs. Tous les contrats de travaux publics contiennent une clause qui tend à améliorer le sort des ouvriers ou qui stipule que les ouvriers de Montréal seront seuls employés à ces travaux.

L'éclairage de la ville, ce facteur si important dans le budget de nos dépenses, coûte aujourd'hui beaucoup moins cher.

La question du *Terrain*, qui intéresse si considérablement toute la population de Montréal, ouvriers comme propriétaires, a reçu des chefs de conseil municipal un appui aussi sincère que désintéressé.

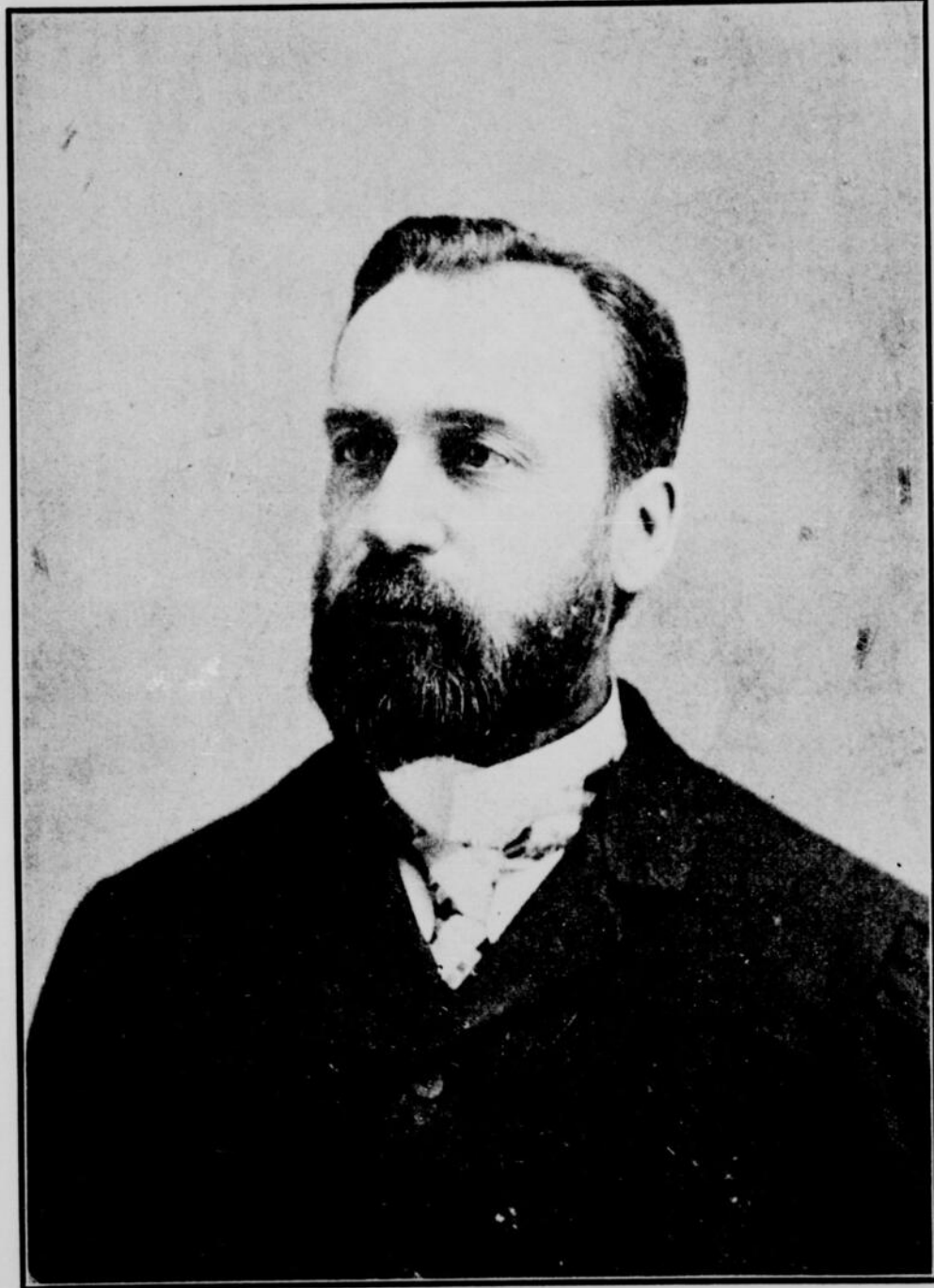
Enfin, et c'est le résultat de tout ce qui précède, depuis que les réorganiseurs de l'administration municipale sont aux affaires, les marchés financiers ont la plus grande confiance en la valeur de nos obligations qui font prime sur les marchés américains ou tous nos titres sont considérés comme d'excellents placements.

On n'a rien négligé pour donner à notre ville ce renom qui ne s'acquiert au dehors que par la bonne administration financière intérieure, par l'ordre et l'économie dans les plus petits détails du fonctionnement des divers départements municipaux.

Or, l'âme de tout ce mouvement de progrès, d'améliorations constantes, d'acheminement vers le bien public, n'est autre que l'échevin H. Laporte, président du comité des finances.

C'en est assez, on l'admettra, pour lui mériter une place prépondérante dans la galerie des *Hommes du jour*, inaugurée par l'ALBUM UNIVERSEL.

Qu'on relise bien ce qui précède. Ce n'est pas les phrases ronflantes, les tirades sonores qui forment la plus belle auréole de l'homme public qui se dévoue au service, souvent bien ingratement reconnu, de ses concitoyens. Le temps est aux affaires. Ce sont les actions qui parlent le plus éloquemment au cœur de la masse.



M. L'ECHEVIN LAPORTE

(Photographie Lapres & Lavergne, coin des rues Saint-Denis et Ontario.)

Mon rôle d'*Annaliste* consciencieux plutôt que visant à l'agréable, me force d'ajouter un mot de notes biographiques.

M. Hormisdas Laporte naquit à Lachine, comté de Jacques-Cartier, le 7 novembre, 1850, du mariage de M. Jean Baptiste Laporte, dit Saint-George, meunier, et de Mme Berthiaume dit Jubinville. Ses parents allèrent demeurer au Sault-au-Récollet l'année suivante. Sorti de l'école de très bonne heure, le jeune Hormisdas commença à gagner sa vie dans une manufacture de clous : il compléta son éducation lui-même, en suivant les classes du soir chez M. Maufette, après sa journée de travail. En 1870, il quitta son emploi comme cloutier, et entra au service d'un épicier en détail, où il prit la connaissance des affaires qu'il a si

bien appliquée depuis. Six mois après il établit à son compte une épicerie en détail, et en 1881, fonda la maison bien connue Laporte, Martin et Cie.

M. Laporte est membre de toutes nos associations commerciales, telles que la Chambre de Commerce, le Board of Trade, etc. Il a été président de l'association des épiciers de gros, vice-président de la Chambre de Commerce du district de Montréal, dont il est l'un des fondateurs. Il fut longtemps président général de l'Alliance Nationale dont il fut aussi un des fondateurs, directeur de l'association mutuelle de construction, conseiller municipal de Dorionville où se trouve sa résidence d'été, directeur de la compagnie de téléphone des Marchés, et juge de paix depuis 1885. Il a aussi été président de l'association Saint-Jean-Baptiste, section Saint-Joseph, président de l'Union Saint-Vincent, directeur de l'Assurance Mutuelle.

C'est un des principaux directeurs de la Banque provinciale.

Depuis plus de deux ans, M. Laporte occupe la haute position de président du Comité des finances dans l'administration de nos affaires civiques et consacre une grande partie de son temps à la question civique.

M. Laporte épousa, le 14 janvier 1874, Mlle Gervais, fille de M. Pierre Gervais et de madame Marie Rose de Lima Painchaud, d'Hochelega.

Sa famille consiste en un garçon et une fille.

Comme on le voit, M. l'échevin Laporte est, avant tout, un *self made man*.

La métropole et partant tout le pays peut s'en enorgueillir à juste titre.

L'ANNALISTE

VARIETES

A l'office.

— Comment ! Marie, vous faites la cuisine avec une cuillère d'argent ?

— Madame, elle était sale !

Berlureau, qui est très petit, vient de se marier avec la veuve d'un éditeur.

Il est navré, car, dans l'intimité, la nouvelle épousée ne veut pas l'appeler autrement que "mon petit tome II."

Les enfants.

— Dis-moi grand-mère, pourquoi ce monsieur la porte les cheveux si longs ?

— Parce qu'il est peintre, mon petit.

— Alors, il les laisse pousser pour en faire des pinceaux !

Un bohème raconte à un ami qu'il a été sur le point de se marier, mais qu'il ne l'a pas fait.

— Qui a mis empêchement à ton mariage ?

— Le prénom de ma future qui me rappelait un peu trop mes créanciers.

— ???

— Oui, elle s'appelait... O... dette !

Veuluisant cherche une villa à louer aux environs de Paris.

— Vous aimez la campagne ? lui demande-t-on.

— Énormément... Quand elle n'est pas électorale

Un Mariage Chic



M. Oswald Mayrand, attaché à la rédaction de *La Presse*, conduisait, lundi de la semaine dernière, à l'autel de l'église du Sacré-Cœur, Mlle Orphise Gadbois.

M. l'abbé Hurteau a donné la bénédiction nuptiale aux nouveaux époux.

Une foule de parents et d'amis avaient tenu à assister à ce joli mariage.

M. le notaire Mayrand, père du marié, servait de témoin à ce dernier, et M. le docteur A. Gadbois, père de la mariée, agissait comme témoin pour cette dernière.

A l'orgue, la musique fut très belle et le chœur des Enfants de Marie, ainsi que l'"Ave Verum" de Dubois, par M. Zénon Morin, furent très imposants.

Mlle Corbin tenait l'orgue et Mme Corbin dirigeait le chant.

Mme Mayrand portait une toilette qui lui seyait à ravir.

Après la cérémonie, les nouveaux mariés ont passé une demi-heure chez M. le docteur Gadbois, où ils ont reçu leurs amis, puis ils sont partis pour Portland et Boston.

Les cadeaux étaient nombreux et fort jolis.

Nous prions M. et Mme Mayrand d'agréer nos meilleurs vœux de bonheur.

QUELQUES CERVELLES CELEBRES

Les médecins allemands prétendent qu'un homme qui a le cerveau petit est un imbécile, et ils considèrent un homme qui a une cervelle légère comme un crétin ou quelque chose d'approchant. De nombreuses expériences, le docteur Huscke a conclu que le volume moyen de l'européen est de 1.446 centimètres cubes, celui de l'européenne de 1.226. Différence en faveur de l'homme 220 centimètres cubes.

Quant au poids, le docteur Bischoff déclare que le cerveau masculin est de 126 grammes plus lourd que le cerveau féminin.

Voici au surplus, le poids de quelques cervelles célèbres :

Le cerveau du naturaliste Cuvier	pesait	1,861 gr.
" de Byron		1,807 "
" de Napoléon I		1,846 "
" de Lamartine		1,827 "
" de Musset		1,803 "
" de Victor Hugo		1,963 "
" de Gambetta		1,912 "
" de Louis Blanc		1,727 "
" de George Sand		1,226 "

Est-il besoin d'ajouter que tout cela est relatif, qu'il n'existe pas de règles fixes : d'autant que les savants sans gens versatiles et contraires. Sur une même question, ils ont dix opinions différentes.

VARIÉTÉS

Le tailleur. — Monsieur ne me remet pas ?
Le client. — Si... je vous remets à trois mois.

* *

Le garçon de banque présente à Boireau une traite de la maison Bamboula & Cie.

Merci bien, dit Boireau avec un geste de refus, je n'escompte pas la traite des nègres.

* *

Au Salon.

Entre bons petits camarades.

— Quel talent, tout de même, ce Rapinet ! Ses toiles ont une fraîcheur ! Et quelles teintes !

— Oui ! dommage qu'il n'y en ait pas de pareilles dans la nature.

* *

Dans le monde : la duchesse donataire esquisse un sourire et laisse entrevoir trente-deux dents éblouissantes.

— Quelle double rangée de perles ! s'écrie le marquis toujours galant.

Alors, Taupin avec admiration :

— Et la monture donc !



LA REINE NATHALIE DE SERBIE

Qui vient d'abjurer la religion orthodoxe et s'est convertie au catholicisme

AUTOUR DU MONDE

LE PAYS DES VOLCANS

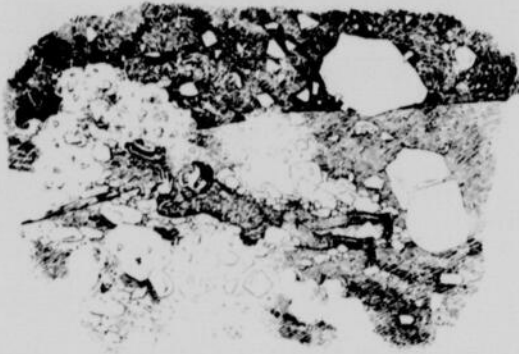
Puisque les volcans sont d'actualité, partons pour le Japon : c'est le pays par excellence des manifestations volcaniques. Et quelles manifestations ! C'est par centaines de mille que se comptent leurs victimes.

Entre toutes les îles qui composent le Japon, Kiu-Shiu est une de celles où la puissance plutonienne

incessante qui fascine et donne le vertige. On est aveuglé par la fumée, suffoqué par les vapeurs sulfureuses, pris à la gorge, comme au coin d'un bois, étourdi par le bruit, et les jambes flageolent à la pensée qu'un simple coup de pied sur ce sol vacillant nous ferait piquer une tête dans la fourmi aise. Quand on entreprend une excursion comme celle-ci, l'imagination travaille, décide à l'avance ce qu'on doit voir, dépasse la nature et prépare, le plus souvent de belles desillusions. Mais ici, je dois avouer qu'elle était restée bien au dessous et je n'avais encore rien vu qui fut aussi grandiose. Il faut dire que l'Aso s'était mis en frais pour recevoir ma visite : sa dernière éruption date de 1884 ; depuis cette époque il ne s'est pas encore éteint ; sa cheminée, largement ouverte, a toujours projeté des matières en fusion, dans d'incessantes explosions qui se succèdent avec tant de rapidité qu'on ne perçoit, le plus souvent, qu'un grondement continu d'une terrifiante puissance ; mais, soit que la force d'expansion des gaz ait diminué, soit que la croûte de lave, qui remplit le fond de la cheminée, ait pris une consistance trop liquide, les matières ainsi projetées arrivent avec peine jusqu'à l'orifice et retombent rarement à l'extérieur. On peut dire que si le volcan dort, les roulements sonores de son sommeil montrent qu'il peut se réveiller d'un moment à l'autre. Depuis quelques jours, on signalait une recrudescence d'activité qui a atteint son maximum au moment même de mon arrivée.



Carte de l'île de Kiu-Shiu, au Japon.



Au bord du cratère pendant l'éruption.

s'est manifestée avec la plus grande intensité. On peut dire qu'elle est le produit de ses volcans. Du nord au sud, sur une longueur de deux cents milles, s'échelonnent une série de cratères, les uns en pleine activité, les autres morts ou simplement endormis :

Le *Tsurumi yama*, en activité solfatarique ;

L'*Aso San*, qui possède, à la fois, le plus beau cratère en pleine activité du Japon et le plus vaste cratère éteint du monde entier, puisqu'il a près de 60 milles de tour ; son éruption la plus récente est de 1884 ;

Le *Kirishima* ;

Le *Mi Take*, dans l'île de Sakura, en activité solfatarique, depuis 1828, date de sa dernière éruption ;

Le *Kaimon dake*, éteint, à l'entrée de la baie de Kagoshima.

En dehors de cette chaîne centrale :

L'*Ousen*, qui fit explosion en 1792 et, depuis, reste à l'état de solfatarique ;

Le *Tara-noke*, éteint depuis des siècles, et une foule d'autres importants.

L'*Aso-San*, bien qu'il soit situé au centre même de Kiu-Shiu, est facilement accessible grâce aux belles routes qui, en cet endroit, traversent l'île.

Parti de Nagasaki, mon centre d'excursions, j'arrivai en quelques jours à Kuroi-Yama.

Mon auberge est dans un site merveilleux, au fond d'un abîme : de chaque côté, les murailles, couvertes de verdure, s'élèvent à pic à quatre ou cinq cents verges et le village s'accroche à leurs parois, surplombant le torrent. Du seuil de la porte, je vois la cascade d'Aigaerie qui tombe d'un seul jet dans un cirque de rochers. A deux pas, j'ai une source chaude ; je me plonge avec délice dans la piscine publique.

Kuroi-yama est situé à la sortie de l'ancien cratère de l'*Aso-san* qui, avec ses 60 milles de tour est le plus vaste du monde. Il est d'une régularité presque parfaite ; ses bords sont formés de hautes montagnes basaltiques, abruptes vers l'intérieur, en pentes plus douces vers l'extérieur.

Il n'avait qu'un seul déversoir, l'étroite coupure par laquelle je suis entré et par laquelle sort le *Shiroigawa*, qui draine toutes les rivières auxquelles il donne naissance. Il est bien cultivé et les villages y sont nombreux. Le nouveau cratère se trouve à l'autre extrémité, près du rebord opposé, où il forme un amoncellement énorme de montagnes.

Ce cratère forme une vaste cuvette ovale au fond de laquelle débouchent, alignées avec son grand axe, trois cheminées, dont la première, en pleine activité, est largement ouverte. M'avancant d'un pas léger sur les crêtes de cendres qui surplombent, je plonge un regard avide dans l'abîme : au-dessous de moi, presque à pic, s'ouvre un entonnoir gigantesque, un puits immense de 3600 pieds de tour. Sa profondeur devrait le faire paraître sombre ; il est, au contraire, brillamment illuminé par un foyer invisible et ses parois étincellent comme des facettes d'argent, d'or et de feu. Du fond de ce gouffre sort, avec un mugissement sourd, plus puissant que celui d'un millier de tonnerres, un souffle géant qui lance des gerbes de matières en fusion et remplit le ciel de nuages de cendres ; les pierres montent jusqu'à moi, retombent et remontent encore pour retomber, dans une jonglerie



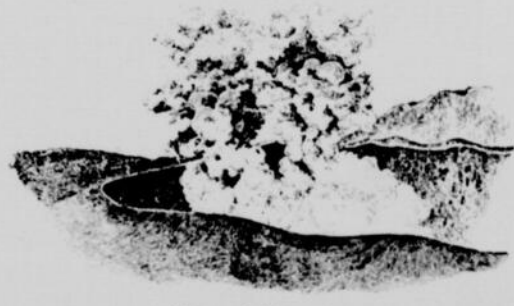
Kuroi-Yama (Aso-San)

A côté de cette première bouche, s'en trouve une deuxième, un peu moins large, qui vomit de gros flocons de vapeurs jaunes suffoquantes ; puis, séparée de la précédente par une mince cloison de cendres s'en ouvre une troisième, en simple activité solfatarique, d'où fusent des jets de fumée bleue, jaune et blanche. Il faut avoir le pied solide et les poumons accommodants pour s'aventurer dans ces tourbillons asphyxiants qui, par moments vous enveloppent et vous aveuglent : on tousse, on pleure comme si on assistait à l'incendie de toutes les fabriques d'allumettes chimiques de la création et on admire quand même, des qu'on peut rouvrir les yeux.

L'*Aso-san* est une montagne sainte que viennent vénérer, chaque année, des milliers de pèlerins et de pélerines, car les japonais ont une religion qui leur prescrit le culte de la patrie, l'adoration de la nature, le respect de tous les grands sites ; aussi n'existe-t-il pas un peuple chez qui les touristes soient aussi nombreux et plus convaincus. C'est par milliers qu'ils vont à Nikko, au Fuji-Yama, à Kyoto ; c'est par bandes qu'ils arrivent à l'*Aso* pendant que j'y suis ; c'est par longues processions que je les croise sur le chemin du retour : en tête, le père et les garçons portant les bagages de la caravane, puis la femme et la fille, chacune un bébé sur le dos, jupe retroussée et la canne à la main.

La descente me fait traverser toute une série d'anciens cratères, intermédiaires entre la bouche active et le grand cirque primitif. Il est facile de suivre ainsi la marche de l'extinction des feux et de voir comment l'activité s'est peu à peu réfugiée dans le coin extrême qu'elle bouleverse actuellement.

Il semble que, depuis quelques années, les régions volcaniques soient, sur toute la surface de la terre, entrées dans une période de recrudescence d'activité. Les journaux signalent, de tous les côtés, des réveils de cratères endormis, des éruptions violentes et d'autres phénomènes qui s'y rattachent, sans aucun doute : ici des apparitions ou des disparitions d'îles, ailleurs, des tremblements de terre ou des raz de marée qui dévastent des provinces entières. Tout le monde a encore présent à l'esprit les épouvantables cataclysmes qui, récemment, dans le nord de Hondu, bouleversèrent le Rikuchu, détruisirent la ville de Kamaishi et firent en quelques instants plus de trente-cinq mille victimes.



Cratère de l'Aso San

Ce qui étonne tout d'abord dans l'apparition de ces phénomènes, c'est leur soudaineté brutale ; rien ne fait pressentir le danger ; la mort frappe sans avertir.

Me trouvant au Japon, j'ai été le témoin involontaire d'un de ces brusques réveils de l'activité volcanique. Au sommet du *Kirishima*, dans l'île de Kiu-Shiu, je fus surpris par une éruption si soudaine que la fuite m'a été impossible et que j'ai dû, malgré moi,



Le Kirishima, une demi-heure avant l'éruption.



Le Kirishima, la veille de l'éruption.



Maison de thé de Tukiyo, à Osuwa

assister, des bords mêmes du cratère, à ce spectacle unique et terrifiant.

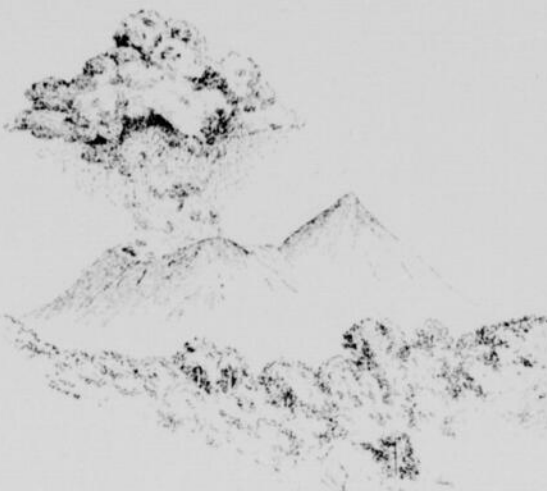
Le massif du Kirishima fait partie de l'ossature même de Kiushiu dont il est le point le plus élevé et se rattache, par suite, à la longue chaîne volcanique qui passant par le Japon, entoure l'Océan Pacifique d'un immense cercle de feu.

Bien qu'il n'ait plus, aujourd'hui, qu'une seule bouche active, il n'en a pas moins été, à une époque relativement récente, un des centres ignivomes les plus puissants du pays. Sur une longueur de 15 milles, à peine s'ouvrent cinq cratères alignés du N.-O. au S.-N. : les trois cratères laes du *Shiratori San* ; le *Nishi Kirishima* ou *Karakunimidake*, avec ses deux cratères du sommet et du lac *Onami* ; le *Shimo Oitake*, et le *Higashi Kirishima* ou *Takachiho*.

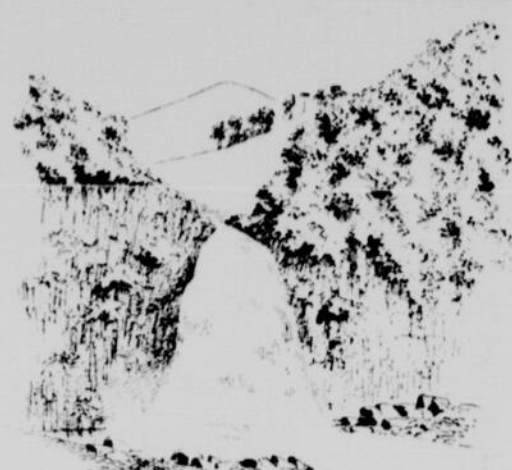
Le sol sur lequel je marche est un tuf dur et glissant composé de cendres et de laves durcies. A quelques pas du sommet, la pente devient brusquement si raide que je me demande s'il ne serait pas prudent de rebrousser chemin, car je ne me sens pas sûr de pouvoir redescendre ; mais je suis si près du but que je me décide, malgré tout, à reprendre ma marche. Un simple arête de cendres dures, de 12 à 15 pieds au plus, me sépare du cratère qui s'ouvre à pic de l'autre côté.

Jusqu'à là je n'ai rien vu, rien senti, rien entendu. Le volcan garde le silence ; pas un bruit ne sort de la terre ; pas un frissonnement n'a secoué la montagne. La pente étant très abrupte, je grimpe, le visage presque sur le sol. Je vais arriver au bord du cratère, je le touche... lorsqu'une détonation effroyable se fait entendre. Le bruit est si immense, il emplit tellement l'air, que je ne lui assigne, tout d'abord, aucune direction. Mon premier mouvement est de me retourner vers mon guide, qui était resté assez loin derrière moi. Je le vois qui, les bras en l'air, s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes. Je regarde alors vers le cratère : une colonne épaisse de vapeurs blanches, de fumée et de cendres grises monte vers le ciel, sillonnée de roches en ignition, illuminée de leurs rouges qui l'embrasent comme des éclairs. D'un coup d'oeil je calcule le point extrême où va s'abattre cette pluie de projectiles ; aucune illusion n'est possible : il faudrait dix minutes, peut-être plus, pour être hors de danger et, dans quelques secondes le sol sera couvert de pierres et de scories en feu. La fuite est inutile ; la mort certaine. Je tire ma montre : il est 8 heures 35 ; avant une minute tout sera fini. La colonne monte, s'élève à plus d'un mille ; elle se recourbe en une gerbe grandiose et, de

torrent de cendres brûlantes, de pierres et de roches incandescentes. En quelques secondes le fleuve est sur moi. Je porte la main à mes yeux pour les préserver et tâcher de mourir avec moins de souffrances. Le torrent de feu passe sur mon corps ; je ne respire plus que des vapeurs brûlantes ; les rochers s'amasent sur mon flanc droit, qu'ils compriment lentement, j'étouffe... lorsque, tout d'un coup, cet amoncellement, sans doute sous la poussée d'un bloc plus vigoureux, se disperse, saute et rebondit sur ma hanche gauche qu'il écrase ; des éclats viennent me frapper au talon et à la main gauche qui sont atrocement blessés... et je me trouve debout, je ne sais comment. Puisque la mort a consenti à m'épargner, je vais tenter de fuir. Je laisse mon chapeau fumant à côté de mon parapluie ; je ramasse ma montre, collée sur ma nuque dans un caillot de sang, et je me mets à descendre lentement, péniblement, sous l'averse de pierres qui continue, au milieu des fumées qui m'aveuglent, des cendres et des fragments de roche qui dégringolent en cascade sur



Pendant l'éruption



Kuroi-Yama, cascade d'Argérie

les flancs de la montagne et me roulent entre les jambes. Passant près de l'endroit où j'avais aperçu mon guide pour la dernière fois, je lance trois appels ; mais, moi-même, je n'entends pas ma voix et son corps serait étendu à mes pieds que je ne pourrais pas le voir dans ce torrent de débris et de poussières qui me monte jusqu'à mi jambe. Je descends ; mais où me diriger ? Le matin, j'ai pris le chemin des écoliers et, pour le moment, il me reste si peu de forces que je ne sais si je pourrai atteindre le village par la voie la plus courte. Et puis, où est le village ? Avant de me lancer dans l'inconnu, je m'arrête de nouveau pour prendre rapidement quelques points de repère, et je recommence ma marche automatique. Encore quelques pas et je vais me trouver hors de la zone dangereuse... Une détonation immense se fait entendre derrière moi, comme si la montagne entière s'effondrait dans un suprême cataclysme. C'est une deuxième explosion du volcan. Les rochers de la première ne sont pas encore tous tombés, que ceux de la deuxième éclatent déjà au-dessus de ma tête. Un dernier pas, un regard d'adieu au volcan et je suis hors de ses atteintes.

Une heure et demie après mon arrivée au village, le médecin d'Okubo, qu'on était allé chercher, accourait en toute hâte, me débarrassait, à coups de ciseaux, de mes vêtements brûlés que le sang collait au corps, et faisait les premiers pansements.

Cette éruption du Kirishima me paraît n'être qu'une manifestation locale de la recrudescence générale d'activité que j'ai signalé au début de ce récit. Depuis de longues années le volcan pouvait être considéré comme éteint, lorsqu'en juillet 1891, il sortit un instant de son inaction. Ce réveil momentané fut suivi d'une période de calme pendant laquelle le cratère obstrué se remplit d'eau.

L'éruption a eu lieu par un temps calme et clair, sous un ciel sans nuages, dont elle n'a pas réussi à troubler la sérénité ; elle n'a donné lieu à aucun orage, ni pluie, ni vent.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je n'ai senti, au centre de l'activité, où je me trouvais, aucun ébranlement du sol, ni avant, ni pendant les explosions.

VOYAGEUR.



Torii de Kufu-ha



Col de Matunaga (Kirishima)

tous côtés part une fusillade si puissante qu'elle couvre le grondement même du volcan. Ce sont les rochers incandescents qui éclatent dans l'air. La gerbe s'incline et tombe ; c'est un moment effroyablement beau ; je me trouve au centre d'une sphère de feu : le ciel, la terre disparaissent et je n'ai plus devant les yeux, au-dessus de ma tête et au-dessous de moi, qu'un immense voile rouge qui se déploie comme le bouquet d'un inépoussable feu d'artifice. Il s'enroule, tourne, crépite, tombe et... je reçois un éclat sur la tête. Je tourne sur moi-même et je m'étale sur le sol, la face contre terre, présentant le flanc droit au cratère. Je reste immobile dans cette position. Pourquoi bouger ? Mourir ici ou là, debout ou couché, qu'importe ? Une grêle de pierres s'abat sur mon dos qu'elle frappe comme une volée de coups de bâton ; une pluie de grains de cendres agglomérées, gros comme des noix, me maintient irrésistiblement cloué à terre. Autour de moi tombent des blocs meandescents qui creusent dans le sol des trous profonds et me couvrent de leurs éclats.

Quelques uns de ces projectiles monstrueux ont été cubés à la fin de l'éruption, et ce qui en restait, après éclatement, ne mesurait pas moins de 200 verges cubes !

Mais je ne devais pas mourir lapidé ; la crémation m'était réservée. Le cratère se met à dégorger un



Habitation Japonaise au pied d'un volcan



LA FUITE DES HABITANTS DE POMPEI, LORS DE SA DESTRUCTION PAR UNE ÉRUPTION DU VÉSUVÉ, L'AN 79, d'après le fameux tableau du grand peintre SCHOPIN.—Dessin commandé à New York spécialement pour l'ALBUM UNIVERSEL.

Pour la meilleure compréhension du tableau lire la description de PRINX en notre 71ème page.

La Mode Illustrée

Que portera-t-on cet été ? demandent plusieurs de nos aimables correspondantes.

Y a-t-il beaucoup de nouveautés et quelles sont-elles ? Voici comment peuvent se résumer tous les desiderata.

Eh bien, chères lectrices, dès aujourd'hui, je puis vous affirmer que vraiment il n'existe pas de grands changements entre les modes de l'hiver dernier et celles de l'été qui commence.

L'ensemble, la silhouette générale est toujours la même. Mais pour quoi répéter que les jupes sont collantes, ultra-collantes à la partie supérieure, larges — peut-être d'une manière moins exagérée — du bas, longues et traînantes tout le tour, vous le savez, n'est-ce pas, et vous n'ignorez point non plus que les manches sont de plus en plus travaillées et garnies, que les corsages sont ou très ajustés ou très blousants, mais, ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est la vogue qu'auront cet été les garnitures de toutes sortes.

L'hiver on peut employer des tissus riches qui suffisent à eux seuls à nous embellir ; l'été il n'en est pas de même ; les petites soies, les mousselines, les linons, les batistes, d'un porter si agréable ne peuvent se passer de garnitures, nos costumes seraient d'une simplicité vraiment trop virginale.

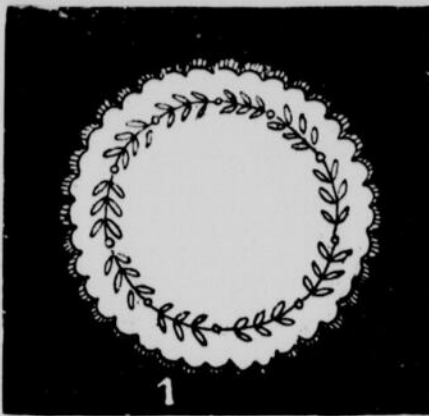
Les petits plis s'emploient de toutes les manières, vrai, mais ils ne nous suffisent plus ; pour la simple chemisette tous les jours ils nous rendront de grands services, mais quand nous voudrons être coquettes — et cela est nécessaire aussi bien aux mamans qu'aux jeunes filles — il nous faudra quelque chose de plus élégant, de plus riche de plus féminin en un mot.

On trouve maintenant des dentelles et des entre-deux de toutes sortes vraiment jolis, mais si l'on a un peu de temps à soi, combien je leur préfère ce que l'on fait soi-même.



Jolie robe habillée pour petite fille de 11 à 15 ans.
Robe en toile beige entièrement garnie de petits plis
berthe en guipure ; ceinture en mousseline de
soie ornée de groupes de plis

Le travail à la machine n'a pas et ne pourra jamais égaler l'œuvre des mains ; indépendamment de leur valeur réelle, l'ouvrage que l'on fait spécialement pour telle ou telle chose est mieux approprié à l'emploi que l'on désire en faire, et ce que l'on a exécuté de ses blanches mains a, à nos yeux, une supériorité incontestable, nous éprouvons une certaine satisfaction à



Dessous de carafe (fig. 1)
"Les feuilles de laurier"

porter ou à voir porter par quelqu'un qui nous est cher, ce bel ouvrage qui a exigé de longues heures de travail.

Dès maintenant, il faut songer aux corsages que vous porterez pendant les caniculés, les organiser, les combiner dans votre esprit et entreprendre bien vite des garnitures que vous serez assez heureuses d'avoir terminées en temps voulu.

La guipure sur filet revient en honneur ; cette vogue s'accroît davantage de jour en jour et fera littéralement fureur cet été, sans que ces garnitures soient jamais banales, car chacune, sans aucune connaissance spéciale, pourra combiner des arrangements très personnels.

Le fond de l'ouvrage, le filet lui-même n'est pas difficile à faire ; si l'on est initié à ce genre de travail on le fera soi-même, sinon il est très facile de se procurer des bandes ou des carrés prêts à être brodés, on en trouve faits à la main et d'autres à la machine ; je ne vous conseillerai pas de prendre ces derniers, la différence de prix n'est pas bien grande et il est infiniment préférable d'avoir un travail entièrement fait à la main.

Pour exécuter les divers points qui entrent dans la composition de la guipure sur filet, il faut que celui-ci soit bien tendu. On emploie à cet effet des cadres carrés ou rectangulaires de grandeur appropriée à la largeur de l'ouvrage ; ces cadres se trouvent dans le commerce, mais il est facile de les confectionner soi-même en enveloppant d'ouate puis de tresse très serrée des rectangles en fil de fer assez solide pour ne pas céder lorsqu'on tend le filet.

Une idée peu originale qui va, croit-on, faire son chemin, est celle des cadeaux collectifs. Vous vous demandez ce que signifie cela, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà : le jour de la fête d'une amie, au lieu de lui offrir chacune séparément un présent de petite importance, ses amies se donnent le mot et l'une d'elles réunit toutes les sommes dont chacune veut disposer et achète un seul cadeau.

De cette manière, celui-ci a une bien plus grande valeur et plaît davantage à celle qui le reçoit, car souvent c'est elle qui a guidé le choix de ses amies.

Mademoiselle la cycliste ne l'oubliez pas :

Le corset est un détail important dans la toilette d'une cycliste. Je ne saurais trop recommander le corset en tissu élastique, à peine baleiné, qui maintient le buste sans le comprimer, et laisse aux mouvements toute leur liberté et toute leur souplesse. Le knickerboker est le seul vêtement que l'on mette après le corset, sous la jupe ; c'est une petite culotte, montée sur une ceinture plate, bien ajustée du haut, s'arrêtant aux genoux, faite en satin léger du même ton que le costume en toile de soie écru pour l'été. Ces knickerbokers se font aussi en toile épaisse, mais la jupe tombe mieux sur la soie.

Naturellement, avec cette tenue masculine, la chemisette chemisier est obligatoire. Pour la ville, on la préfère en toile damassée blanche, avec le col rabattu en batiste, bordé d'un petit ourlet de couleur, qui se retrouve aux deux bouts de la cravate assortie ; cette parure est pratique, charmante et met une note élégante sur la sévérité du vêtement sombre. Les chemisettes en toile de soie écru, assorties aux knickerbokers sont d'un porter agréable à cause de leur légèreté ; leur teinte n'est point fragile et, d'ailleurs, un simple savonnage les remet à neuf.

Comme chapeaux, l'amazone en fine paille anglaise, blanche, noire ou loutre, mais surtout et toujours le canotier en grosse paille fantaisie à larges bords plats ou légèrement roulés, à calotte modérément haute, cerclée d'un ruban de velours ou de soie, ou d'un biais de toile assorti à celui qui ourle le bord du chapeau. Et toujours aussi, avec l'amazone comme avec le canotier, la voilette blanche.

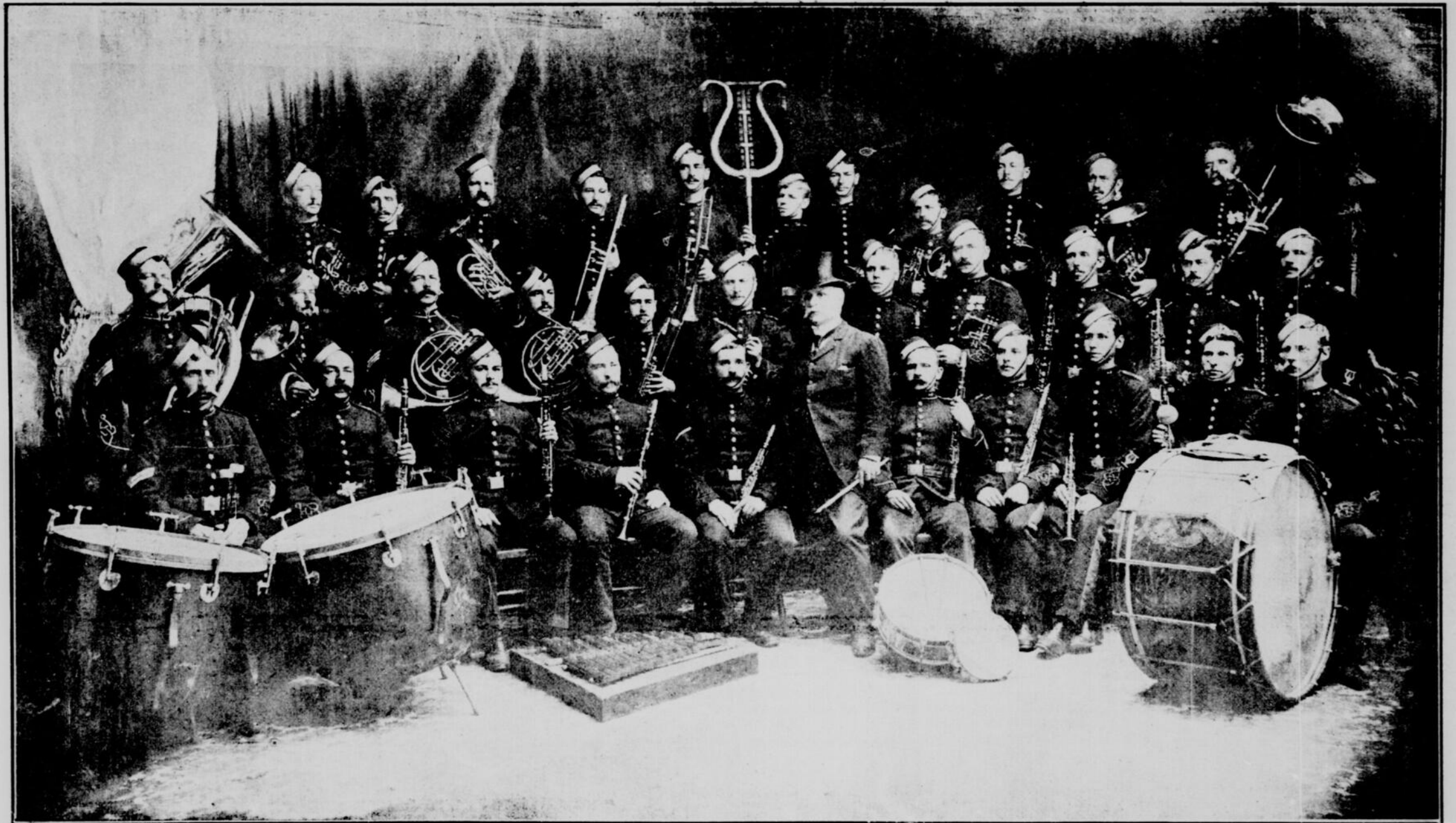
Ce petit rond, (fig. 1) d'une simplicité correcte, régulière, n'exclut pas la coquetterie et l'élégance. Ces feuilles de laurier, si petites, si minuscules soient-elles, n'en respirent pas moins un parfum de gloire et de grandeur. Disposées ainsi en couronne, ne semblent-elles pas évoquer l'ombre d'un empereur romain ; aussi, sont-elles toujours restées l'emblème de la souveraineté impériale et les voyons-nous composer la décoration des ouvrages du jour rappelant cette époque que la mode a fait sortir de l'ombre qui l'obscurcissait. Les ronds de carafe se placent dessous et dessus le plateau de cristal pour amortir le choc du verre. Notre modèle est en fine toile ; la broderie blanche, rouge ou de couleurs variées, se fait en soie, simili-soie ou coton soyeux lavable ; le feston rouge et jaune alternés au point de feston bourré ; les feuilles et petits pois vert laurier moyen et clair, au plumetis ou en broderie anglaise, c'est-à-dire à jours ; la tige au point de tige ou de cordonnet vert foncé.

FRENCHY.



CHATELAIN VANDERK.—En paille pivoie blanche, avec passe intérieure doublée de paille noire. Toile saine, écharpé et noués, choux dessus et dessous en rubans de taffetas souple font blanc à fleurettes Pompadour. Bouquet de plumes noires.

LA FANFARE MILITAIRE DE QUÉBEC



Sergt. J. Carroll	J. Proctor	W. Paquet	G. Hastie	J. Fournier	P. Lefebvre	J. Jordan	R. Tupper	C. Contant	L. Lyndon	J. Cote	J. Gordon
Corpl. J. Adair	L. Fiset	Sergt. W. Pugh	A. Robert	A. Vezina	P. Farrell	M. J. Vezina	W. Wolfe	W. Ryan	D. Brunette	E. Marier	S. Pugh
	J. Wallis	J. Browning	R. Williams	M. Huxley	<i>Chef de musique</i>	Sergt. T. Fugh	M. Denman	H. Salmon	J. Mahoney	W. Nott	

LES GRANDS PROJETS

LA TRANSFORMATION DU CHAMP DE MARS EN UN IMMENSE ENTREPOT

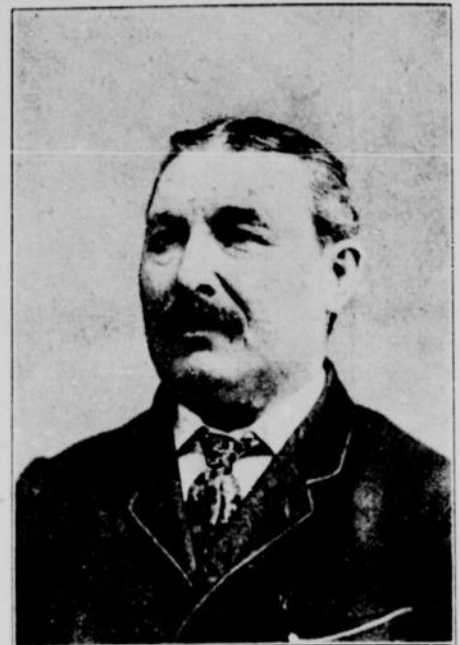
Nous apprenons de source certaine qu'une compagnie est à se constituer à Montréal pour obtenir du gouvernement fédéral le droit de transformer le Champ de Mars en un immense entrepôt qui serait comme l'extension des quais, grâce à un tunnel allant de la rue Craig à la rue des Commissaires, et dont la toiture en béton lui conserverait encore le caractère d'un champ de manœuvres.

Pour un grand projet, c'en est un assurément, mais pas nouveau. Voilà bien trois ans au moins qu'il a été émis pour suppléer à l'insuffisance des marchés, et pas du tout par ceux qui semblent en réclamer la paternité aujourd'hui.

Le véritable auteur de ce projet n'est autre que M. Rodias Ouimet, fondateur et directeur du Refuge de Nuit à Montréal. Voici comment il en exposait les grandes lignes sous sa propre signature dans une lettre ouverte aux autorités municipales, le 11 mars 1899.

Faites disparaître l'amas de terre qui constitue aujourd'hui le Champ de Mars et sur cet immense terrain ramené au niveau de la rue Craig jusqu'aux murs de l'Hôtel de Ville et du Palais de Justice, construisez comme abri pour les voitures de la campagne, un bâtiment en fer dont le toit plat en brique et ciment, faisant terrasse suivant qu'indiqué au plan ci-contre, donnera juste au niveau de la rue Notre-Dame, c'est-à-dire à 36 pieds au-dessus de la rue Craig, un Champ de Mars plus spacieux et plus beau que celui d'aujourd'hui.

J'ai dit incidemment que la terrasse constituée par le toit de cette grande halle donnerait, juste à la hauteur de la rue Notre-Dame, un Champ de Mars plus spacieux et plus beau que celui d'aujourd'hui ; il suffit, pour s'en convaincre de reporter les yeux d'un dessin à l'autre en cette page et de penser qu'au lieu



M. Rodias Ouimet.



Spéciale qu'offrirait le Champ de Mars transformé en un immense entrepôt suivant le plan de M. Rodias Ouimet.

d'une terre boueuse ou poussiéreuse, suivant la température, nos miliciens auraient, l'été, pour peu qu'on le veuille, un parquet net comme un pavé d'église. Mais ce sur quoi je désire appeler particulièrement l'attention des autorités militaires, c'est qu'il suffirait, sans inconvénient aucun pour le commerce, d'un simple pont jeté sur la rue Craig pour relier le Champ de Mars à la salle d'exercices (drill shed) et faire de ces deux emplacements un seul et même immeuble.

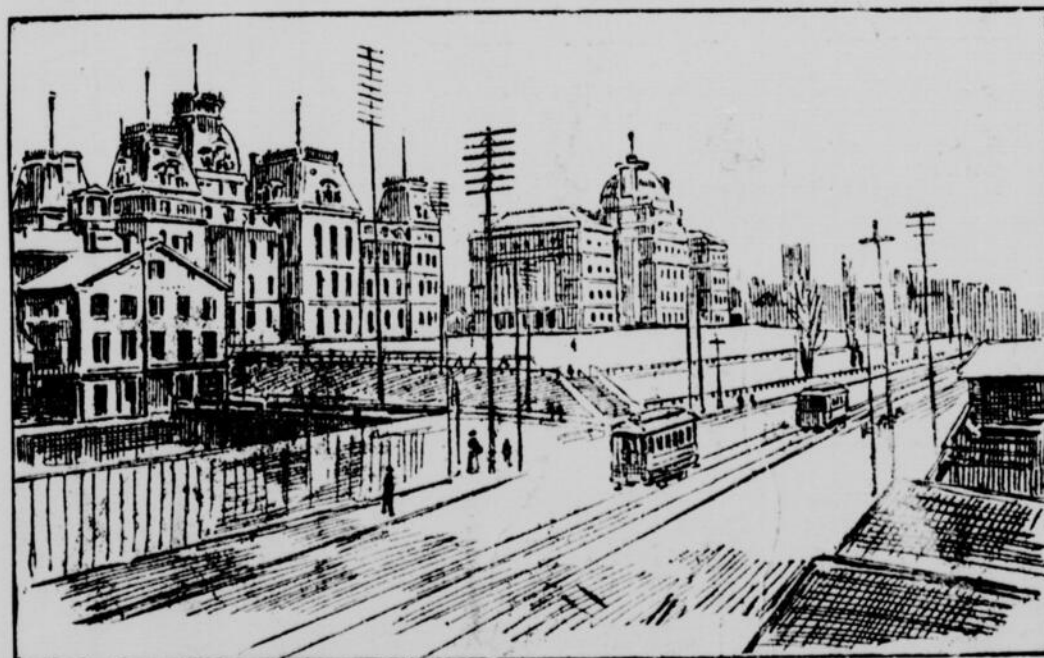
Le plan ne serait pas complet non plus s'il ne comportait, sous la place Jacques Cartier, un tunnel aboutissant sur les quais, au niveau des voies ferrées, de manière non seulement à mettre le marché en communication directe avec les bateaux passeurs, mais à permettre aux grosses voitures du commerce de passer des quais à la rue Craig : sans plus monter les terribles rampes de la rue des Commissaires.

Et comme en toute entreprise du genre il faut penser à l'avenir qui déplace parfois l'axe commercial des villes et pourrait bien reporter un jour nos marchés à un mille de l'endroit qu'ils occupent aujourd'hui, les citoyens de Montréal, les contribuables, autrement dit, peuvent se dire en toute sûreté que la construction de fer érigée par eux, comme marché public, sur l'emplacement du Champ de Mars, gardera toujours sa pleine valeur pécuniaire. Une fois désaffectée de sa destination première, elle serait en effet d'une grande utilité à la Corporation comme cour et chantier pour ses travaux de rues ou d'aqueduc, et, après de légères transformations, d'une utilité plus grande encore à la Commission du Havre, comme extension des quais ou comme entrepôt de marchandises, absolument à l'épreuve du feu, conformément à l'esprit des grandes améliorations du havre dont on parle tant depuis quelques mois.

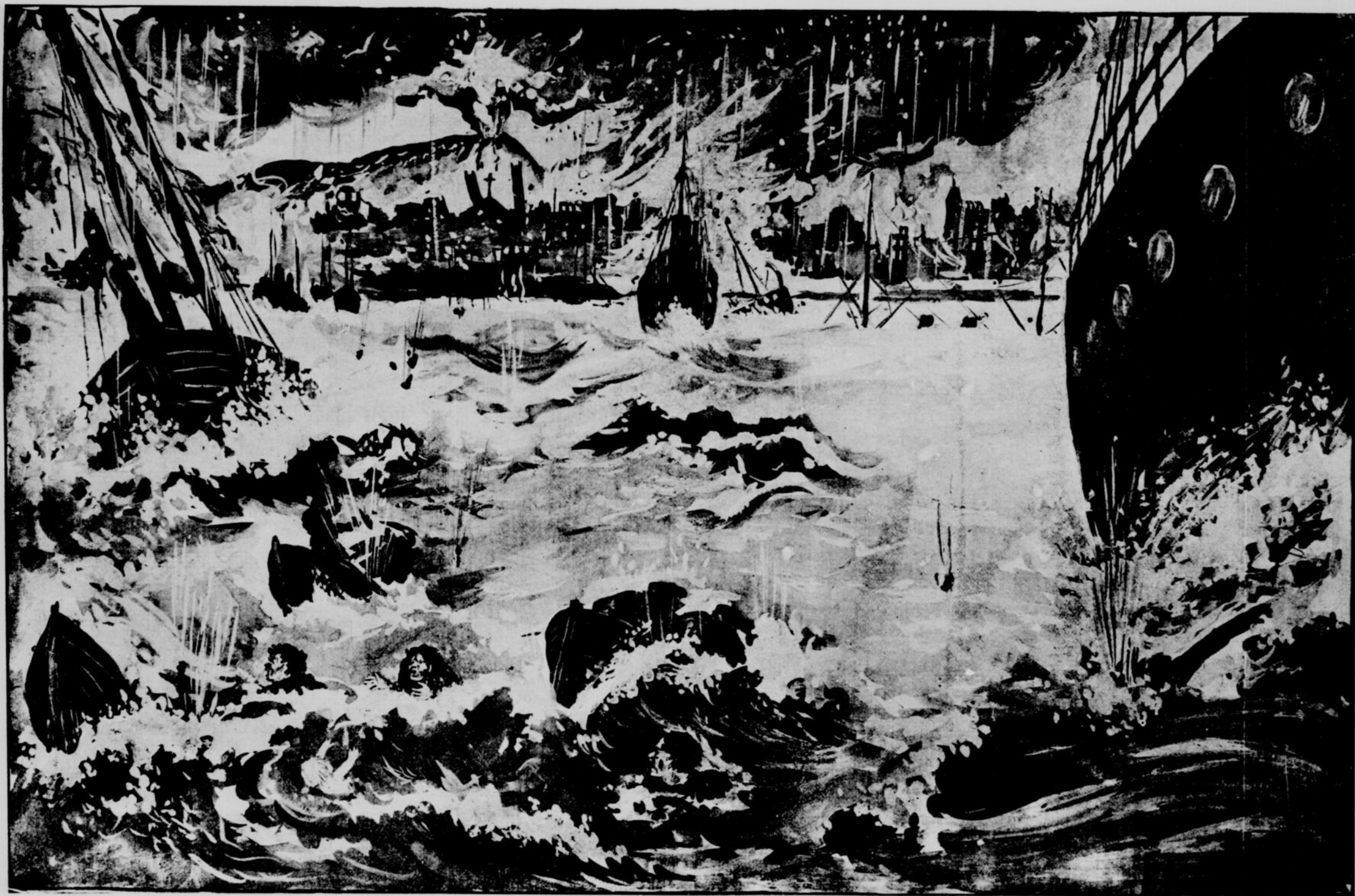
Et pour finir, je tiens à déclarer que si l'exécution de ce plan par les autorités municipales de Montréal devait me rapporter quelque chose comme droits d'auteur, j'en fais cession par les présentes à cette œuvre du Refuge de Nuit, dont le caractère si éminemment philanthropique n'a pu, cependant, lui obtenir encore de la Corporation le moindre témoignage de sympathie, matériel ou moral.

Montréal, 11 mars 1899.

HÉRAULT.



Le Champ de Mars tel qu'il se voit présentement du coin des rues Craig et Sanguinet.



Spectacle épouvantable qu'offrirait le port de Montréal, si le Mont Royal éclatait en volcan comme celui de Saint-Pierre de la Martinique

BRISES PARFUMÉES

Op. 26 No 3

Edmond LAURENS

Avec charme (63 = ♩)

PIANO

The first page of the musical score consists of seven systems of piano accompaniment. Each system has a treble and bass clef staff. The music is in 12/8 time and features a variety of dynamics including *p*, *pp*, *mf*, and *f*. Performance markings include *poco rit*, *Tempo*, and *rit.*. The piece concludes with a *ppp* dynamic.

The second page of the musical score continues the piano accompaniment from the first page. It consists of seven systems of piano accompaniment. The music maintains the 12/8 time signature and includes dynamics such as *pp*, *p*, *mf*, and *f*. Performance markings include *cre - scen - do*, *Tempo*, *dim c rit.*, and *poco rit.*. The piece concludes with a *ppp* dynamic.

GRAINS D'OR

[Délicieuse chansonnette inédite pour voix de soprano.]

Paroles
de

Antoine ROULE

Musique
de

Edouard FLAMENT

Simplement (♩ = 66)

SOPRANO

PIANO

mf
 A - près les mois_sons gé - né - reuses, Au mi - lieu du champ dé - vas - té, Ou - bli - é là par
pp
 les gla - neu - ses Un é - pi mur é - tait res - té Et les lu - rent, "La belle au - baine! A
p *a Tempo*
 quoi bon en a - voir sou - ci? — Un é - pi res - te dans la plai - ne, Qui preu - dra le der - nier é - pi?
p legato suave *suave*

II

Quand le fermier, par aventure,
Sur qu'un épi restait là-bas,
Il fit joyeuse sa figure
Et dit en riant aux éclats :
« Un épi quand la grange est pleine,
Ça ne vaut pas même un merci ! »
— Un épi reste dans la plaine,
Qui prendra le dernier épi ?

III

Des miséreux à face blême,
Mendiant leur pain chaque jour,
Et de maigres gens de Bohême
Apprentent la chose à leur tour.
Ils dirent d'une voix hautaine :
« Trente grains, qu'est-ce que ceci ? »
— Un épi reste dans la plaine,
Qui prendra le dernier épi ?

IV

Mais en voyant rire le monde
Du bel épi d'or oublié,
La terre vaillante et féconde
Se prit à pleurer de pitié.
Et, comme pour bercer sa peine,
On l'entendit chanter ainsi :
« Un épi reste dans la plaine,
Je garde le dernier épi »

V

« Je le garde, et par lui vont naître
Bientôt cent épis triomphants ;
Les hommes lui devront peut-être
Un jour le pain de leurs enfants. »

Et, clémente et bonne, la terre
A prudemment enseveli
Les grains de l'épi solitaire,
Les grains d'or du dernier épi.

LES HOMMES DE DEMAIN

ALFRED BOULANGER

que d'abord il n'a pas le temps et que en second lieu il n'en éprouve pas le besoin, tant, comme nous l'avons dit, son activité physique dans les diverses nigrances ont encore suffi à lui donner de l'appétit et de la vigueur.

Vous croyez peut-être que nous exagérons. Mais, savez-vous que vous le connaissez le jeune Boulanger; j'entends vous que les affaires font converger tous les jours vers l'hôtel des postes ou la Place d'Armes. N'avez-vous donc pas remarqué, il y a à peine quelques années à l'encoignure de la rue St-Jacques et de la côte de la Place d'Armes, un jeune enfant plutôt chétif d'apparence mais en revanche à l'œil clair, pénétrant même, stationné à côté de masses de journaux qu'il offrait aux passants affairés.

Combien de magistrats, de politiciens éminents, de financiers haut placés, de célébrités mêmes comptaient parmi sa clientèle. Beau temps, mauvais temps, par les plus gros froids de l'hiver, les journées les plus tristes d'automne comme par les plus grandes chaleurs d'été notre petit bon homme offrait sa marchandise au chaland, calculant d'avance les bénéfices qu'il rapporterait le soir, à sa mère.

Le lecteur a bien deviné le nom du petit vendeur en question. C'est le moment de dire que Alfred Boulanger orphelin de père depuis l'âge d'un an n'a qu'un souci sur cette terre, celui du bonheur de sa mère qu'il adore.

Pour grand que soit son talent littéraire, il n'est pas aussi accusé chez lui que le sentiment filial, et c'est ce qui doit surtout le rendre sympathique à nos lecteurs. Faites lui bon accueil, vous tous qui recevrez de sa main un message télégraphique de la compagnie du Pacifique. Il n'est aujourd'hui qu'un petit messenger de télégraphe mais soyez sur qu'il y a chez lui l'étoffe d'une célébrité future.

L'ANNALISTE.



Alfred Boulanger

Pour un peu plus ce serait un des hommes du jour, et il n'a encore que quatorze ans.

Qui de nous, à cet âge, s'était révélé écrivain ! Oui, si incroyable que ce paraîsse, Alfred Boulanger que nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui au public crut devoir, lors de la visite du duc d'York à Montréal l'an passé, adresser une correspondance à l'un de nos confrères pour protester contre certaine signification qu'on voulait attribuer aux manifestations publiques. C'était d'un patriote ardent et d'un penseur encore plus précoce, puisqu'il n'avait à cette époque que treize ans.

On s'étonnera moins d'une telle précocité quand on saura que le jeune Boulanger fréquentait les écoles des Frères à Montréal dès l'âge de six ans et non content d'apprendre ses leçons, lisait tout ce qui lui tombait sous la main, romans, histoire, etc. C'est ainsi qu'à l'âge de huit ans il était l'un des assidus du Cabinet de lecture paroissial.

Le goût d'écrire lui est venu vers l'âge de dix ans. Simples notes au début ces écritures ont pris avec le temps le caractère de pensées, de sentiments, d'impressions dont la forme laisse évidemment à désirer, mais dont le fond ne déparerait certainement pas le carnet de maint homme de trente ans. Aux courtes notes ont bientôt suivi les essais de quelque importance et c'est aujourd'hui l'un des amusements quotidiens du jeune Boulanger de noircir quelques feuilles de papier ministre sur un sujet quelconque de son observation personnelle.

Comme il n'a pas de rentes force lui est bien de cultiver autre chose que la littérature. Rien ne le rebute. Il a été tour à tour commissionnaire, commis, etc., et telle est son activité physique qu'il n'a jamais fait moins depuis quelques années que 20 à 25 dollars par mois. Si nous avions un reproche à lui faire c'est de ne pas consacrer assez de temps à ces exercices corporels qui sont pourtant bien de son âge : courses, athlétisme, etc. La double excuse qu'il en pourrait offrir c'est

Après une partie de cartes, on cause dans le salon de Mme X... et tout le monde est d'avis que, lorsqu'on joue, on s'expose à perdre son argent.

—Eh bien ! moi, dit Dugourdon, j'ai vu quatre individus qui ont joué ensemble toute une nuit et qui, à quatre heures du matin, avaient gagné chacun vingt francs.

—?...

—C'étaient quatre musiciens !



Le même prenant des notes

L'Association Saint-Jean-Baptiste et la Caisse Nationale d'Economie

MONTRÉAL, le 1er avril, 1902.

Chers Compatriotes,

Les difficultés financières de la Section des rentes viagères de l'Union Franco-Canadienne ont causé une émotion très vive.

Sous l'empire de ce sentiment, on a, dans certains quartiers, tiré de ce désastre des conclusions erronées et fait des comparaisons injustes pour la CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE, fondée et administrée par l'Association St-Jean-Baptiste de Montréal.

Il importe de signaler les erreurs dans lesquelles on est tombé.

Rappelons d'abord que la CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE est une corporation d'une absolue distinction de l'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE.

Son système est le plus simple qui se puisse imaginer. Les sociétaires paient une contribution annuelle d'un dollar et des contributions mensuelles de vingt-cinq centimes cinquante centimes à leur choix. La contribution annuelle appartient à l'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE qui, en retour, supporte tous les frais d'administration sans exception aucune, de manière que les contributions mensuelles, avec les intérêts qu'elles produisent soient intégralement accumulées pendant vingt ans. Après les vingt premières années, le capital social continue à s'accroître indéfiniment des contributions mensuelles payées chaque année, mais les intérêts sont annuellement payés aux sociétaires survivants qui ont acquitté leurs obligations envers la société pendant vingt ans. D'après les Statuts de la Caisse, l'avoir social est converti en valeurs irréprochables, bons ou obligations du Dominion, de la Province, des Municipalités, des Fabriques et corporations scolaires.

Peut-on douter qu'avec ce système et ces garanties, les revenus à diviser au bout des vingt ans ne soient considérables? Le nier, c'est contester l'effet même de l'intérêt composé et de l'accroissement résultant en faveur des survivants des sommes versées par ceux qui pour cause de mort ou autre, cessent de faire leurs versements.

Au reste, le système n'est pas nouveau, l'exemple des *Prévoyants de l'Avenir* démontre qu'il est sain. Lorsqu'en France, cette dernière société a eu à diviser des revenus si considérables, pourquoi la CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE, dirigée avec toutes les sauvegardes possibles, ne réussirait-elle pas dans la même mesure.

Les résultats des trois premières années d'opérations de la Caisse sont d'ailleurs assez concluants: en dépit de la concurrence la plus active et le plus déplorable, elle possède actuellement un actif de \$61,425,88 représenté par les valeurs suivantes:

Débentures Cité de Montréal.....	\$29,321,25
Fabrique paroisse Dorval.....	15,795,60
Corporation scolaire, Ville de la Côte St-Louis.....	16,000,00
Balance en banque.....	309,03

\$61,425,88

Ces chiffres donnent raison à ceux qui ont eu confiance dans l'institution fondée par l'Association St-Jean-Baptiste, et ils suffisent, croyons-nous, à lui assurer la sympathie et l'adhésion de tous les gens raisonnables et bien pensants.

Mais, objecte-t-on, le chiffre de la population étant ici très inférieur à ce qu'il est en France, le recrutement ne saurait avoir au Canada la même progression. L'objection a été prévue dès le début, et c'est pour remédier à cette infériorité numérique qu'on a écarté ici la limite d'âge fixée en France à quinze ans pour être admis à faire partie des *Prévoyants de l'Avenir*. La Caisse admet les enfants de tout âge.

Les Rentes Viagères de l'Union Franco-Canadienne étaient appuyées sur un système différent et tout à fait faux. On affectait aux dépenses au-delà de 30 des recettes, et cependant, on s'engageait à rembourser aux sociétaires, au bout des vingt ans, le montant entier qu'ils avaient versé dans l'intervalle. C'était du coup dégarner la caisse sociale et rendre illusoire les promesses de pensions qu'on faisait à ses membres.

Il ne peut donc être fait aucune comparaison entre la Caisse Nationale d'Economie et les Rentes Viagères de l'Union Franco-Canadienne.

En fondant la Caisse, l'Association St-Jean-Baptiste a fait une œuvre philanthropique et nationale, sans arrière-pensée de spéculation. Elle offrait des garanties de désintéressement et d'honnêteté qu'on pouvait difficilement trouver ailleurs, et elle avait droit de compter qu'aucune concurrence malheureuse ne viendrait entraver son action bienfaisante.

Ceux qui lui ont préféré une autre institution seront maintenant, nous en sommes convaincus, les premiers à reconnaître leur erreur et à l'aider de leur influence.

L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE a assurément le droit de demander aux Canadiens Français leur concours actif ou au moins leur appui moral. A force de sacrifices et avec des ressources minimes, elle accomplit une œuvre éminemment utile et pratique et travaille patiemment et sans relâche à réaliser les patriotiques desseins de ses fondateurs.

Qu'on le comprenne bien, la Caisse Nationale d'Economie n'est pas une fondation stérile; à mesure que les générations nouvelles s'empresseront de participer à son fonds toujours croissant, elle développera chez les nôtres l'habitude de l'épargne et elle assurera l'avenir d'un grand nombre d'entre eux; elle sera enfin un lien de ralliement puissant et fécond pour la famille française dans l'Amérique du Nord.

Nous avons l'honneur d'être,

Vos très obéissants serviteurs,

E. L. Béique, Sénateur, Président Général; J. X. Perrault, Ecr., Vice-Président Général; D. Parizeau, Ancien Député, Vice-Président Général; Philippe Demers, Avocat, M. P., Secrétaire Général; Arthur Gagnon, Ancien Echevin, Secrétaire-Trésorier; J. D. Couture, Echevin, Commandant Général; L. O. David, Greffier de la Cité de Montréal, Directeur; L. E. Geoffron, Ancien Président de la Chambre de Commerce et Membre de la Commission du Havre, Directeur; R. Dandurand, Sénateur, Directeur; Alex. Prudhomme, Marchand, Directeur; Thos. Gauthier, Président du Conseil des Arts et Manufactures, Membre de la Commission Financière; H. Laporte, Echevin, Président de la Commission Financière de la Cité de Montréal, Membre de la Commission Financière; J. C. Beauchamp, Comptable, Membre de la Commission Financière; Jos. Brunet, M. P., Membre de la Commission Financière; Pierre Desforges, Marchand, Membre de la Commission Financière; L. O. Loranger, Juge de la Cour Supérieure, Ancien Président, Directeur; J. D. Rolland, Conseiller Législatif, Directeur; Jos. Royal, Journaliste, Directeur; A. A. Thibaudau, Sénateur, Directeur; Dr E. P. Lachapelle, Ancien Président, Directeur; P. H. Roy, M. P., Directeur; U. E. Archambault, Principal, Ecole Polytechnique, Directeur; L. E. Beauchamp, Directeur.

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs

Bureau et Atelier: GOTES DES NEIGES

MONTRÉAL

Téléphone Bell Up 1466

Connection gratuite pour Montréal



Beaux Cils et Sourcils

Tout le monde peut en avoir, en activant la croissance des poils, au moyen du LAVASSE. C'est la meilleure préparation du genre, donnant ce bel et doux effet si agréable à l'œil.

FRANCO, par la poste, 50c la bouteille.

LAVASSE CHEMICAL Co., Toronto

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Expédié franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 rue Sainte-Catherine, Montréal

UN BEAU BUSTE

Notre méthode de traitement pour

.. Developper le Buste...

à les avantages suivants qu'aucune autre méthode ne possède et nous la garantissons.

CERTITUDE. - C'est est prouvé par des sujets vivants, des photographies et des certificats assermentés.

RAPIDITE. - Aucune autre méthode ne peut donner un développement aussi rapide.

FACILITE. - Aucun effort, au un travail quelconque est nécessaire. C'est un traitement que vous suivez à la maison.

INOFFENSIF. - 3,000 médecins, seulement au Canada peuvent certifier ce que nous avançons.

COUT. - Bieco modique. Un seul prix, soit pour le cas le plus facile ou le plus difficile.

No re brochure donnant de plus amples informations sera envoyée sous enveloppe cachetée, sur réception de 1c. en timbres.

MOLDENE TOILET CO., Toronto.

Un Chapeau Chic, Monsieur?

VENEZ VOIR NOS JOLIS IMPORTATIONS
DU PRINTEMPS

DERNIERS MODELES

De Paris, Londres et New-York

Nous exhibons tout ce que la chapellerie moderne fabrique de bon et de chic.

NOS PRIX SONT CONNUS DE TOUS

:- ARMAND DOIN :-

1584, rue Notre-Dame,

(Vis-à-vis le Palais de Justice)

Emmagasinage de fourrures durant l'été. Garantie contre les mites. BAS PRIX.

Sports Extérieurs

Le public semble prendre un intérêt plus grand que jamais dans les sports extérieurs, car l'assistance aux différents jeux athlétiques devient de plus en plus considérable. Récemment en Angleterre, deux parties de foot-ball ont attiré 200,000 personnes, 80,000 personnes à la première et 120,000 à la deuxième.

Le bicycle reprend un nouvel essor; des courses qui n'attiraient l'an dernier qu'un millier de personnes ont maintenant trois ou quatre mille spectateurs.

Les courses de chevaux surprennent même les plus enthousiastes, par les foules énormes qu'elles attirent et par l'intérêt intense qu'y portent les multitudes. Déjà les bourses sont plus considérables et c'est à peine si la saison commence.

L'assistance moyenne aux parties de base-ball des ligues américaines, a été de 12,000 personnes. La première joute des Mascottes à Montréal, avait 3,000 spectateurs.

Il en est ainsi pour tous les autres sports qui comptent des adeptes de plus en plus nombreux. Rameurs, cyclistes, "chauffeurs", joueurs de golf, de tennis, de cricket, deviennent légion. On comprend de plus en plus la nécessité de l'exercice en plein air, le besoin de distraire l'esprit surmené par la bataille pour la vie, la surexcitation des affaires. Tant mieux, de cela l'on ne peut user jusqu'à l'abus.

LE TURF

Les Américains, qui aiment pourtant à proclamer qu'ils ont plus d'argent à dépenser que leurs rivaux étrangers, commencent à regretter d'avoir été comparativement parcimonieux à l'égard de leurs jockeys. L'exode de ces meneurs de chevaux a été si considérable qu'aujourd'hui les propriétaires américains d'écuries de course sont à la merci d'une demi-douzaine de bons jockeys et d'une foule de garçons d'écurie qui peuvent à peine se tenir en selle. Le temps est arrivé où une course de grande valeur peut être perdue par le meilleur cheval faute d'un bon pilote. La perte éprouvée de cette façon est plus lourde que le paiement d'un salaire même élevé. Aussi les Américains regrettent-ils amèrement d'avoir laissé faire cet exode de leurs bons jockeys en Angleterre, en France, en Autriche, en Allemagne et en Russie et cette faute, ils ne la commettront plus. On peut prédire sans crainte que l'an prochain, toutes les étoiles du turf américain, seront en grande partie, revenus sur le théâtre de leurs premiers exploits. Ce ne sera pas le public qui s'en plaindra.

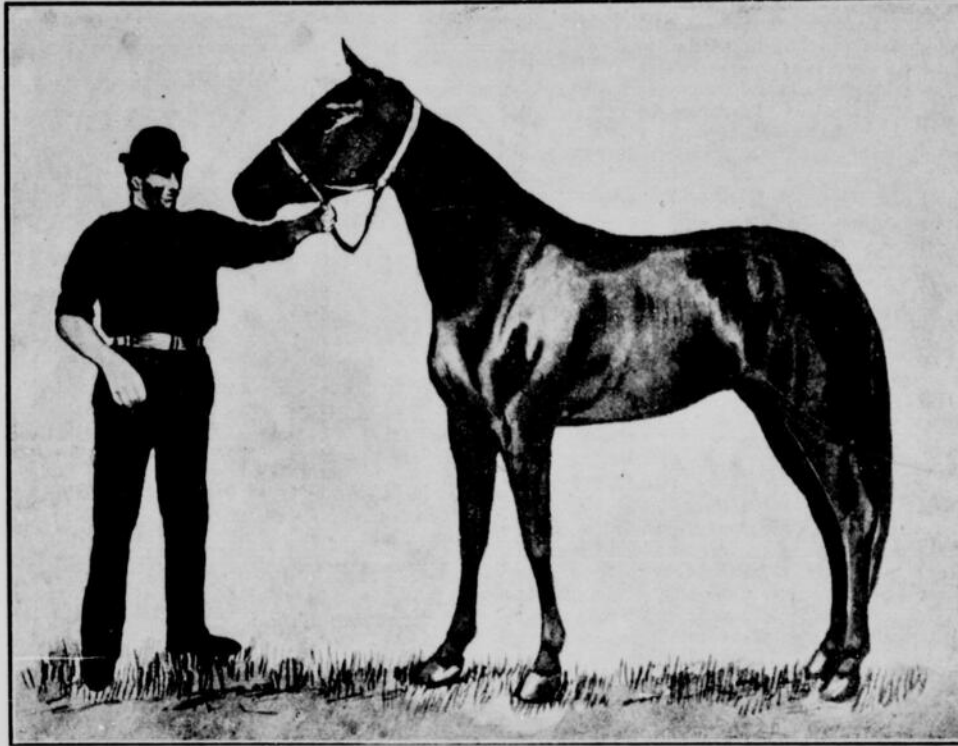
Les speedways américains sont plus encombrés que jamais. Que fait-on à Montréal? On a déjà parlé d'un speedway—d'un rendez-vous quotidien de nos amateurs de chevaux. Où en est ce projet? Plus que jamais, le besoin se fait sentir d'un chemin spécial, maintenant que les tramways s'emparent des rues et des chemins publics. Les amateurs de chevaux sont légion à Montréal. Avec un peu d'union, un projet semblable serait vite mené à bonne fin. Nous le souhaitons.

BASEBALL

Toutes les ligues sont en marche et la saison promet d'être fort brillante.

La lutte que se font les deux ligues américaines, se continue plus ardente que jamais. Après s'être battues à coups d'augmentations de salaire pour s'assurer les services des étoiles du base-ball, voilà qu'elles se prennent aux cheveux devant les cours de justice. Quel sera le résultat de cette lutte? C'est difficile à prévoir, mais une chose certaine, c'est que les joueurs seront ceux qui souffriront davantage de cet état de choses.

Déjà, par suite de décisions de tribunaux, certains joueurs sont forcés de rester inactifs et commencent à crier à l'esclavage. Cependant dans la plupart des cas, ce sont ces mêmes joueurs qui sont les coupables.



VIRGINIA J., (2.25)—3 MILLES, 12.49

La jument du Dr Jolicœur, de Québec, *Virginia J.*, est bien connue des amateurs de Montréal. C'est une des filles de *Brazilian* (2.18½.) Sa mère est *Blue Bell* par Hermer. *Virginia J.* a commencé sa carrière sur la piste à l'âge de un an.

Depuis, elle a toujours participé, tous les ans, aux courses importantes de la Province de Québec et des Provinces maritimes. Son record est de 2.25½, qu'elle a pris dans une cinquième épreuve d'une course gagnée.

Elle a montré à plusieurs reprises une vitesse, et surtout, une endurance extraordinaire, mais, il faut l'avouer, elle n'a jamais été entraînée sérieusement.

Virginia J. n'a jamais été battue dans une course de cinq milles, excepté à Montréal l'automne dernier parce qu'elle avait brisé son harnais.

Elle serait prête à trotter cinq milles contre tout venant, sans exception. Avis aux amateurs de Montréal.

Ces joueurs avaient déjà de gros salaires, mais tentés par quelques dollars de plus, ils ont brisé leurs engagements. De quoi se plaignent-ils maintenant et qui les prendra en pitié ces athlètes qui reçoivent des salaires de caissiers de banque pour six mois d'ouvrage? Que ces deux ligues continuent leur chicane, ou qu'elles s'entendent, elles voudront rentrer dans leurs fonds et elles ne le pourront qu'en abaissant les salaires. Qui sera bien attrapé alors?

CYCLISME

La mort d'Archie McEachran est une perte pour le cyclisme canadien. C'est une grande figure qui vient de disparaître. McEachran s'était fait une grande réputation par sa vitesse et surtout son endurance prodigieuse. Le Canadien, comme on l'appelait partout, était presque sans rival dans une course de fonds sans entraîneur. On n'a qu'à se rappeler ses succès dans les deux dernières courses de six jours à New-York où il arriva premier en compagnie de Waltham,

l'an dernier et deuxième en compagnie de Maya, il y a deux ans. Il était aimé de ses compagnons pour sa bonne humeur, sa franchise, sa bonne camaraderie, — qualités bien canadiennes.

La mort de McEachran a été causée par la rupture de la chaîne du moteur qui l'entraînait. Le moteur ralentissant subitement sa course, McEachran le frappa avec violence et fut projeté en l'air comme un boulet de canon. Dans sa chute, il se frappa le cou contre une poutre et se coupa la carotide.

Ce n'est pas la première mort que causent ces ruptures de chaînes. Il manque ce dernier perfectionnement aux machines qui servent à entraîner les coureurs de fonds ou de vitesse: une chaîne de sûreté ou une double chaîne, une de chaque côté.

Dans une course ordinaire, un coureur s'attend toujours à ce que le coureur qui le précède s'arrêtera subitement pour lui nuire, aussi prend-il ses précautions et ne se laisse-t-il jamais prendre au piège. Mais en suivant un moteur, le coureur sait que le moteur ne ralentira que sur son ordre et il ne songe qu'à

suivre au plus près. S'il arrive que le moteur ralentisse, il y a chute inévitable et cette chute cause toujours de graves accidents, quand ce n'est pas la mort. Espérons qu'on découvrira un moyen d'éviter ces accidents: les autres sont déjà assez nombreux.

AUTOMOBILES

Vous avez un chien à qui vous montrez un chat cent pas en avant et vous lui tenez le petit discours suivant:

"Ce chat va se sauver, mais à demi-vitesse seulement, tu vas le poursuivre, mais à demi-vitesse aussi. Je veux savoir en combien de temps, par simple endurance, tu pourras te donner la satisfaction de te le mettre sous la dent. Va."

Vous auriez auant de chances d'en être écouté que de faire entendre raison aux chauffeurs; car l'automobilisme donne évidemment la rage de la vitesse.

Dernièrement avait lieu à New-York un concours de d'endurance pour automobiles. La course était de 100 milles et la vitesse ne devait pas dépasser quinze mille sous peine de disqualification.

Sur 69 partants, 13 finirent la course en moins de quatre heures, une vingtaine d'autres en moins de cinq heures, quant à ceux qui prirent les six heures et demie réglementaires, on dit que leurs machines ne pouvaient pas aller plus vite.

LE CHENIL

Comme nous le faisons prévoir, l'exposition de chiens qui a eu lieu la semaine dernière à Montréal, a été un succès complet sur toute la ligne. Beaucoup de nos canadiens ont remporté des prix. Il nous a fait particulièrement plaisir de voir *Nellie*, la magnifique *English Setter* de M. Arthur Berthiaume, gérant de la rédaction de *La Presse*, remporter deux deuxième prix et un troisième.

Dans notre dernier numéro, nous avons publié magnifiques photographies de cette chienne.

HECTOR

OHE, LES SPORTS !

Tous nos sports sont invités à collaborer à cette page. L'ALBUM recevra avec plaisir toute communication concernant défis, matches parties, records, pedigrees, etc. Les photographies seront retournées par nous parfaitement intactes. Adressez: Rédacteur du Sport, "Album Universel", Boîte postale 758, Montréal.

Sports Intérieurs

LA BOXE

On nous annonce pour le 18 juin prochain, la rencontre d'Allan et Routhier pour le championnat welterweight du Canada. La lutte aura lieu à Québec, au Parc Savard.

La lutte sera belle mais je crois que Routhier triomphera. Les deux hommes se sont rencontrés plusieurs fois déjà avec chances égales. Mais Routhier a eu la chance de trouver un excellent entraîneur dans la personne de Shadow Maher et il s'est amélioré de beaucoup en quelques mois. Allan a eu du trouble



BANK NOTE

Le fameux fox-terrier de M. D. W. Ogilvie. On l'estime à \$2 000

Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que *Bank Note* est le plus beau fox-terrier de toute l'Amérique. C'est en effet, ce magnifique spécimen de la race canine qui a remporté la médaille d'or à la grande exposition pan-américaine. *Bank Note* a remporté depuis quelques années tous les premiers prix aux expositions de Montréal et des autres villes du continent. Il est la propriété de M. D. W. Ogilvie, président de l'Association "Montreal Canine."

avec ses mains dans ses dernières batailles. Ses mains s'en vont, en terme de boxe, et si la bataille se prolonge pendant plusieurs rondes, un homme dont les mains ne sont pas en bon ordre est un homme battu.

BILLARD

La rencontre Schaefer-Vignaux n'a pas eu lieu, mais la discussion qu'elle a soulevée continue de plus belle dans les journaux français et américains.

Il n'y a aucun doute que dans cette affaire, le droit est avec Vignaux, quoiqu'on en dise. Les partisans de Schaefer disent que ce dernier avait le droit, en outre des règlements du championnat, de nommer le lieu de la rencontre et la date de la joute.

Les règlements du championnat du monde à 18 : 1 (édition de 1900) disent p. 38 :

"La ville dans laquelle les joutes auront lieu devra être située où l'un ou l'autre des joueurs à sa résidence."

On voit maintenant que cette règle a été amendée et que Schaefer, possesseur de l'emblème du dernier championnat, déc. 1901, a le droit de nommer le lieu et la date de la rencontre. Si réellement cet amendement a été fait, Schaefer aurait raison ; mais cet amendement n'est guère connu alors, car Vignaux n'aurait pas lancé son défi s'il eût prévu être forcé de traverser l'océan pour jouer ses parties, car Vignaux a plusieurs fois refusé de venir en Amérique à moins d'avoir une garantie de 5,000 dollars, à part ses dépenses de voyage.

Supposons pour un moment que ce droit de nommer le lieu et la date de la rencontre appartienne

d'une manière aussi exclusive au champion, et que ce dernier ait le pouvoir de forcer un joueur à jouer dans une ville du pays où il réside. C'est bien la prétention de Schaefer, en voulant forcer Vignaux aux Etats-Unis. Si Slosson lançait un défi à Schaefer, ce dernier pourrait lui dire : "J'accepte, mais nous jouerons à San Francisco ou à Manille." Il pourrait encore répondre : "Je réside depuis six mois avec ma famille, en France, c'est donc là que je réside maintenant, nous irons jouer en Algérie."

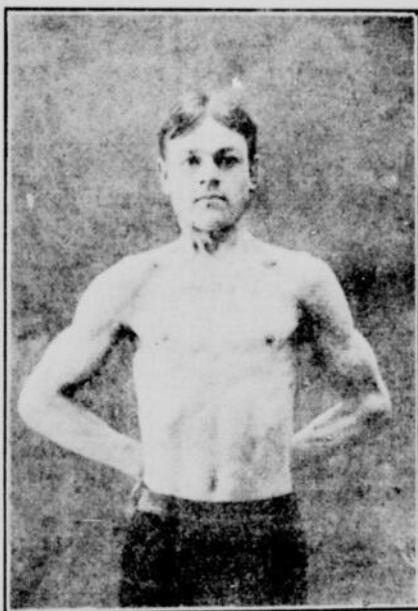
Non, la raison donnée par Schaefer est mauvaise, et ce n'est pas la vraie raison de son refus de jouer en France. La vraie raison c'est la grande rivalité qui existe entre les académies de Vignaux et celle de Garnier où Schaefer a un engagement. Advenant la défaite possible de Schaefer, l'académie Vignaux devenait sans rivale à Paris et les amateurs désertaient celle de Garnier. Ce dernier n'a pas voulu courir de risques et a forcé Schaefer à prendre la tangente. Ives fut forcé de faire la même chose en 1892.

Nous reviendrons sur ce sujet prochainement et nous traiterons aussi l'incident du défi de Cure, le champion de France, au "Sorcier" Schaefer.

HECTOR.

UN DÉFI

Lancé par l'entremise de l'ALBUM UNIVERSEL



HARVEY PAQUIN

Nous recevons la lettre suivante :

"St-Jean, 19 mai, 1902.

M. le rédacteur du sport de l'ALBUM UNIVERSEL, Montréal

"Cher monsieur,

"Veuillez-vous avoir l'obligeance de lancer en mon nom un défi à M. Thomas Hanley de Montréal, champion bantamweight du Canada.

"En attendant que vous vous rendiez à mon désir, Je demeure, votre etc.,

HARVEY PAQUIN, St-Jean, Qué.

(Champion de la province de Québec.

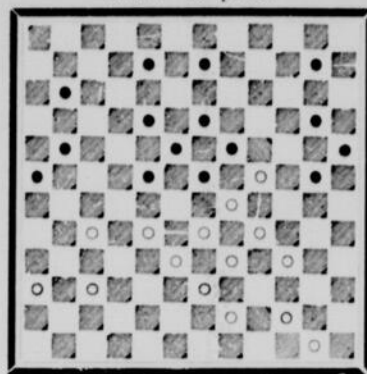
LES DAMES

Solution du problème qui a paru dans le No 1

Blancs		Noirs	
51	46	38	40
52	47	40	66
50	45	39	50
56	45	43	67
58	51	67	39
51	46	39	69
65	60	66	53
59	52	69	47
48	59	35	48
42	1 gagnent		

No 256.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. P. A. Lamarre, Montréal
Noirs.—15 pièces



Blancs.—15 pièces

Les blancs jouent et gagnent

No. 226.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. V. Peyras
Noirs.—3 pièces

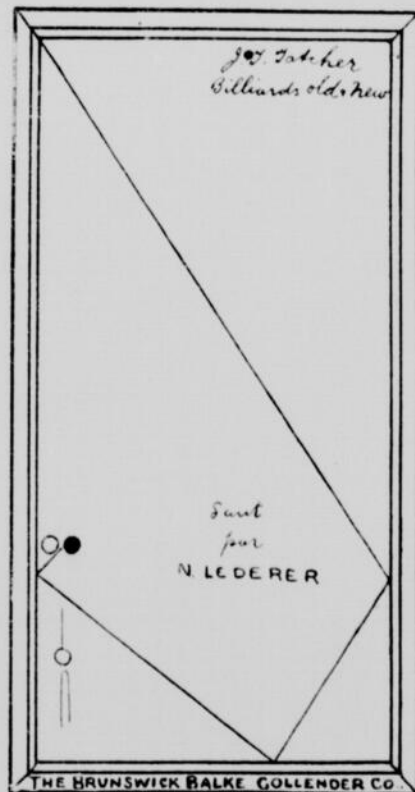


Blancs.—6 pièces

Les blancs font mat en 3 coups

Solution du problème qui a paru dans le No 1

Blancs		Noirs	
1	D 5 R	1	R 5 C
2	P 3 F échec	2	R joue
3	Mat selon le coup des Noirs		
		Si :	1 F 4 P
2	C pr P	2	?
3	Mat selon le coup des Noirs.		



Carombole par trois bandes. Frapper sur la tête de la bille, à droite. Elever le talon de la queue pour obtenir le saut.

A. M.

Tableau d'Honneur

des Belles Actions

Recueillies chaque semaine dans tous les domaines de la vie nationale au Canada.

Le Conseil de l'Instruction Publique a bien mérité de la province de Québec en recommandant la fondation de quatre nouvelles écoles normales : à Chicoutimi, Rimouski, Sherbrooke et Hull.

La Société de Colonisation de Montréal a bien mérité de nos compatriotes en insistant auprès du gouvernement fédéral pour qu'il coopère plus qu'il ne l'a fait dans le passé à l'œuvre de la colonisation de la province de Québec.

Les Commissaires des Ecoles Catholiques de Montréal ont bien mérité de tous en décidant d'apporter une grande attention dans les écoles à l'enseignement des sentiments d'humanité à l'égard des animaux.

Mesdemoiselles Champagne, institutrices, rue Dufferin, ont bien mérité de nos concitoyens par le zèle qu'elles apportent dans la formation des jeunes intelligences confiées à leurs soins.

Nos gouvernants d'Ottawa ont bien mérité de la nation pour avoir, par les facilités données au commerce, augmenté de plus de 27 millions de dollars le mouvement commercial du Canada pendant les dix mois de l'exercice en cours.

Le comité des chemins a bien mérité de nos concitoyens et particulièrement des classes pauvres en prenant ses mesures pour que l'arrosage des rues en été se fasse cette année mieux que par les années passées.

L'honorable M. Sutherland a bien mérité de ses concitoyens et plus particulièrement du commerce en général en s'employant efficacement à faire améliorer le chenal de Montréal à Québec en l'éclairant la nuit à l'aide de bouées lumineuses.

Le journal "La Presse" a bien mérité de l'estime générale et tout particulièrement de la population ouvrière de Montréal en annonçant qu'elle continuerait, comme par les années passées, son œuvre de pique-nique pour les enfants au délicieux bocage du Bout-de-l'Île.

Le Parlement du Canada a bien mérité de la Nation en votant d'emblée une somme de \$25,000 pour venir en aide aux malheureuses victimes des épouvantables catastrophes de la Martinique.

Les conseils municipaux de Fort William et de Port Arthur ont bien mérité l'approbation de tout le Canada en donnant le bel exemple de la municipalisation du téléphone, ce service indispensable de la vie moderne.

Le comité du monument Crémazie a bien mérité de la reconnaissance de tous les Canadiens-français en recueillant pour plus d'un millier de dollars pour cette œuvre chère au cœur de tous nos compatriotes.

Les belles actions de la vie ordinaire sont plus efficaces que l'héroïsme pour entraîner les sociétés vers le beau, vers le bien. Voilà pourquoi l'ALBUM UNIVERSEL a institué le présent Tableau d'Honneur. Dans cette œuvre qu'il considère aussi pratique dans sa forme qu'idéaliste en son principe, il a lieu de compter sur le concours zélé et soutenu de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement intellectuel et matériel de la nation.

Qu'on lui communique de tous les coins du pays les belles actions mises au crédit de tel ou tel de nos concitoyens, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, et l'ALBUM non-seulement les enregistrera dans son Tableau d'Honneur de chaque semaine, mais il les illustrera au besoin.

Qu'on se le dise !